

SYMPHONIE DE TON ÂMÉ

Studio Pink



Symphonie de ton Âme

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Résonance Accidentelle	4
Chapitre 2 : Cacophonie des Esprits	10
Chapitre 3 : L'Écho de la Vulnérabilité	16
Chapitre 4 : Trêve Silencieuse	21
Chapitre 5 : Le Reflet dans le Miroir	27
Chapitre 6 : Battements Synchrones	33
Chapitre 7 : La Peur de l'Effacement	39
Chapitre 8 : Le Premier Baiser : Fusion Totale	45
Chapitre 9 : L'Harmonie Fragile	51
Chapitre 10 : L'Interférence Extérieure	57
Chapitre 11 : Dissonance et Trahison	64
Chapitre 12 : Le Silence Assourdissant	70
Chapitre 13 : Le Choix du Sacrifice	76
Chapitre 14 : L'Accord Retrouvé	81
Chapitre 15 : La Symphonie de l'Âme	86

Chapitre 1

La Résonance Accidentelle

CHAPITRE 1 : LA RÉSONANCE ACCIDENTELLE

La pluie sur Paris n'avait rien de romantique ce soir-là. C'était une pluie de novembre, grasse et glacée, qui transformait le bitume en miroir sombre et donnait aux passants des allures de spectres pressés. Elara serrait la sangle de l'étui de son violoncelle contre son épaule, le poids de l'instrument agissant comme une ancre malvenue dans la cohue de la station Châtelet.

L'air était saturé d'odeurs de laine mouillée, de café brûlé et de ce relent métallique propre au métro. Elara détestait la foule. Elle détestait la façon dont les auras des gens semblaient déborder sur elle, une pollution sonore et émotionnelle qu'elle passait ses journées à filtrer à grands coups de partitions de Bach.

Respire. Juste trois stations.

Elle s'engagea dans le couloir de correspondance, la tête basse, ses écouteurs vissés sur les oreilles diffusant un silence artificiel grâce au réducteur de bruit. C'est alors que le monde s'est fracturé.

Le choc ne fut pas violent physiquement. Juste une épaule qui heurta la sienne, un frottement de manteau en cuir contre son trench-coat de coton. Mais au moment de l'impact, le silence de ses écouteurs fut pulvérisé, non pas par un son, mais par une déflagration sensorielle.

Un flash blanc. Puis, le vide.

Elara tituba, lâchant presque son violoncelle. Ce n'était pas sa propre surprise qu'elle ressentait. C'était une onde de choc étrangère, un goût d'expresso amer au fond de la gorge alors qu'elle n'en avait pas bu depuis le matin. Une douleur fulgurante à la tempe gauche, précise, électrique.

Et l'odeur. Soudain, elle ne sentait plus la station. Elle sentait le cèdre, le papier ancien et une note de tabac froid, si proche que c'en était étouffant.

— Qu'est-ce que... ? balbutia-t-elle, portant une main à sa poitrine.

Son propre cœur battait la chamade, mais elle percevait, en superposition, un autre rythme cardiaque. Plus lent, plus lourd, comme un tambour de guerre sourd qui résonnait dans sa propre cage thoracique.

Elle leva les yeux. Face à elle, l'homme qu'elle venait de heurter s'était figé.

Il était grand, vêtu d'un manteau sombre dont le col relevé encadrait un visage aux traits tranchants, presque trop parfaits pour être honnêtes. Ses yeux, d'un gris d'orage, étaient écarquillés, fixés sur elle avec une intensité terrifiante.

— Sors de ma tête, lâcha-t-il d'une voix rauque, si basse qu'elle aurait dû être couverte par le brouhaha ambiant.

Elara recula d'un pas, mais le lien ne se rompit pas. Au contraire, il se resserra. Une image s'imposa à elle, brutale : une chambre sombre, le reflet d'une lampe de bureau sur un verre de cristal, une solitude si profonde qu'elle lui fit monter les larmes aux yeux.

Ce n'est pas à moi. C'est à lui.

— Je ne fais rien ! rétorqua-t-elle, la voix tremblante. C'est toi qui... tu me pousses !

Elle sentit la panique de l'inconnu l'envahir. C'était une sensation atroce, comme si quelqu'un venait de briser la porte de sa chambre à coucher et s'était installé au milieu de son lit sans y être invité. Elle voyait ses propres mains à travers ses yeux à lui – des mains de musicienne, fines, rougies par le froid – et en même temps, elle sentait la texture du cuir de ses gants à lui.

La confusion laissa place à une terreur pure. L'intimité de ses pensées était violée. Elle sentit qu'il percevait son secret le plus enfoui, cette petite mélodie de réconfort qu'elle se chantonnait mentalement quand elle avait peur, et en retour, elle fut inondée par une colère froide et une arrogance qui n'étaient pas les siennes.

— C'est quoi ce bordel ? gronda-t-il. Tu es quoi ? Une foutue télépathe ?

Il fit un pas vers elle, et Elara eut l'impression qu'une décharge de dix mille volts traversait sa colonne vertébrale. La proximité physique démultipliait la résonance. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, non pas par sa peau, mais par un canal direct dans son cerveau.

— Ne m'approche pas ! cria-t-elle en reculant contre le carrelage froid du mur.

Les passants commençaient à se détourner, jetant des regards curieux à ce couple qui semblait se disputer sans se toucher, leurs visages décomposés par une angoisse invisible.

— Tu crois que ça m'amuse ? lança l'homme, ses yeux gris dardant des éclairs de fureur. J'ai l'impression que mon crâne va exploser parce que tu n'arrêtes pas de... de pleurer mentalement ! C'est insupportable, arrête ça !

— Je ne pleure pas ! C'est ta propre solitude que je sens, espèce de connard arrogant !

Il accusa le coup, son visage pâlisant d'un cran. Le lien vibra d'une note discordante, un larsen mental qui les fit tous deux grimacer de douleur. Elara se prit la tête à deux mains, son violoncelle glissant au sol dans un bruit sourd.

La sensation était atroce : c'était comme si leurs âmes étaient en train de fusionner par accident, mélangeant les couleurs, les sons, les hontes et les désirs. Elle voyait des partitions défiler dans son esprit, mais elles étaient raturées par des calculs complexes et des lignes de code qui appartenaient à l'univers de l'inconnu.

— Il faut que ça s'arrête, murmura-t-il, faisant un effort visible pour stabiliser sa respiration. Regarde-moi.

Elara releva les yeux, luttant contre le vertige. Il était à moins d'un mètre. L'odeur de cèdre et de pluie était maintenant si forte qu'elle avait l'impression de le goûter.

— On va s'éloigner, ordonna-t-il, bien que sa main gantée tremble légèrement. Je pars à gauche, tu pars à droite. On ne se retourne pas. On coupe le fil.

— Et si ça ne coupe pas ?

La question resta suspendue dans l'air, chargée d'une tension électrique. Elara voyait, au fond des pupilles de l'homme, son propre reflet terrifié. Elle voyait aussi qu'il remarquait la petite cicatrice sur sa lèvre inférieure, et elle sentit un frisson d'intérêt – purement biologique et involontaire – courir le long de sa propre échine. Une intrusion de plus.

— Ça doit couper, dit-il, plus pour lui-même que pour elle.

Il fit un pas en arrière. Le lien s'étira comme un élastique prêt à rompre. La douleur revint, plus aiguë, une déchirure au centre de son être. Elara gémit, s'accrochant à son

étui.

— Ton nom, lâcha-t-elle soudain, sans savoir pourquoi elle avait besoin de cette ancre.

Il hésita, le pied déjà tourné vers la sortie.

— Julian, répondit-il.

— Elara.

Dès que les noms furent prononcés, la résonance sembla se stabiliser un instant, passant de l'orage violent à une vibration basse, un bourdonnement persistant sous la peau.

Julian lui jeta un dernier regard, un mélange complexe de haine, de fascination et de peur, puis il tourna les talons et s'engouffra dans la foule vers la ligne 4.

Elara resta immobile, le dos collé contre les carreaux blancs de la station. Elle attendit que le lien se brise. Elle attendit de redevenir seule dans sa tête.

Mais le silence ne revint pas.

Au loin, quelque part dans les entrailles du métro parisien, elle sentait encore le froid sur les mains de Julian. Elle sentait son dégoût pour la foule. Et, plus terrifiant encore, elle sentait qu'il savait exactement où elle se trouvait, comme si une boussole invisible était désormais gravée dans son sang, pointant inlassablement vers lui.

Elle ramassa son violoncelle, les mains tremblantes. La ville autour d'elle semblait soudain trop fade, trop vide. La symphonie de sa vie venait d'accueillir une note étrangère, une dissonance brutale qui refusait de s'éteindre.

Elle n'était plus seule. Elle était hantée.

En remontant l'escalator vers la surface, Elara sentit une soudaine envie de fumer, une habitude qu'elle n'avait jamais eue. Elle visualisa une cigarette allumée, le goût du tabac.

Fais chier, Julian, pensa-t-elle.

À deux kilomètres de là, dans un wagon bondé, Julian sursauta, le goût d'un baume à lèvres à la cerise envahissant soudain son palais. Il ferma les yeux, serrant les poings à en blanchir ses phalanges.

La guerre pour leur intimité ne faisait que commencer.

Chapitre 2

Cacophonie des Esprits

Le silence de l'appartement d'Elara était une insulte. D'ordinaire, cet espace de trente mètres carrés sous les toits était son sanctuaire, un cocon de bois verni, de partitions froissées et de thé à la bergamote. Ce soir, c'était un champ de bataille.

Elle jeta son étui de violoncelle sur le canapé avec une violence qui ne lui ressemblait pas. Dans sa cage thoracique, un battement de cœur qui n'était pas le sien cognait contre ses côtes. Une pulsation sombre, lourde, chargée d'un mépris glacial.

Sors de là, pensa-t-elle en se prenant la tête entre les mains. **Sors de moi.**

À l'autre bout de la ville, Julian envoya valser le dossier de cuir sur son bureau en acajou. L'odeur de la résine de pin et de la poussière de bois l'assaillit, alors qu'il se trouvait dans un bureau stérile qui sentait normalement le café froid et le cuir neuf. C'était insupportable. C'était une profanation.

— Monsieur ? demanda sa secrétaire à travers l'entrouverture de la porte. Tout va bien ?

— Sortez, Sarah, grinça-t-il, la voix plus rauque qu'à l'accoutumée.

Il ne vit pas la surprise de la jeune femme. Il voyait des éclats de lumière dorée, le reflet d'un lampadaire sur un vernis ambré, et il ressentait une panique sourde, une vulnérabilité de gazelle traquée qui n'avait rien à faire dans ses veines de prédateur.

Arrête d'avoir peur, gamine. Tu m'étouffes.

Elara sursauta, le dos plaqué contre son frigo. La voix n'avait pas résonné dans la pièce, mais directement dans le repli de son cortex frontal. Une voix de baryton, coupante comme un rasoir, imprégnée d'une arrogance qui lui donna instantanément envie de hurler.

— Je n'ai pas peur ! cria-t-elle à voix haute, pour se prouver qu'elle possédait encore ses propres cordes vocales.

Tu mens, répliqua la présence. *Je sens ton adrénaline. C'est acide. C'est dégueulasse.*

Julian ferma les yeux, s'appuyant contre la baie vitrée qui surplombait la ville. Il essaya de visualiser un mur. Un bloc de béton brut, épais de plusieurs mètres, entre lui et cette... intruse. Mais à travers le béton, il perçut soudain un frisson. Elara venait de retirer ses chaussures. Il sentit le contact du parquet froid sous la plante de ses pieds à lui, alors qu'il portait encore ses richelieus en cuir de veau.

C'était une invasion biologique.

Elara, de son côté, ouvrit son placard à pharmacie. Elle cherchait un anxiolytique, n'importe quoi pour faire taire ce parasite. Mais en saisissant le flacon, elle ressentit une impulsion soudaine : une envie de verser un verre de scotch pur malte, très cher, très fort.

— Je ne bois même pas de whisky, Julian ! pesta-t-elle.

Et moi, je ne porte pas de culottes en dentelle qui me rentrent dans les fesses, alors fais un effort et distrais-toi, rétorqua Julian avec une ironie cinglante.

Le visage d'Elara s'empourpra. La honte fut si violente qu'elle se propagea comme

une onde de choc. À deux kilomètres de là, Julian sentit ses propres joues chauffer, une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis ses douze ans. Il frappa le rebord de la fenêtre de son poing.

— Merde !

Il s'assit à son bureau, les dents serrées, et tenta une manœuvre de diversion. Il se concentra sur les chiffres complexes de son dernier contrat de fusion-acquisition. Il projeta mentalement des colonnes de chiffres, des clauses juridiques arides, de la logique pure et froide. Il espérait la noyer sous l'ennui, l'expulser par la force de sa rigidité mentale.

Elara s'effondra sur son tapis, la tête entre les genoux. Des vagues de chiffres noirs l'assaillaient. Des termes comme « Ebitda », « clauses de non-concurrence », « passif exigible ». C'était comme une pluie de gravats s'abattant sur son esprit mélodique.

— Tu es un monstre de froideur, grogna-t-elle.

Et toi, tu es une fuite d'eau émotionnelle, répondit-il. *Coupe le robinet. Je n'ai que faire de tes doutes existentiels sur ta partition de demain.*

— Oh, tu veux de la musique ? Je vais t'en donner, de la musique.

Elara se redressa, saisie d'une rage salvatrice. Elle attrapa son violoncelle. Elle ne chercha pas la beauté. Elle ne chercha pas l'harmonie. Elle empoigna l'archet comme une arme de poing.

Elle plaqua l'instrument contre elle et tira une note stridente, un *la* suraigu, dissonant, saturé, faisant vibrer les cordes jusqu'à la rupture. Elle y mit tout son agacement, toute sa haine de l'invasion, toute sa fatigue. Elle joua une cacophonie de crissements, un chaos de sons brisés.

Julian lâcha son stylo Montblanc. Le son déchira ses tympans comme si on y avait enfoncé des aiguilles chauffées au rouge. Ce n'était pas seulement du son, c'était une sensation physique de griffure sur ses propres nerfs.

— Arrête ça ! rugit-il, se levant brusquement, renversant son fauteuil.

Il essaya de lui envoyer une image de silence absolu, de vide sidéral, mais Elara tenait bon. Elle continuait son assaut sonore, son archet bondissant sur les cordes dans un rythme épileptique. Elle riait intérieurement, un rire nerveux et piquant que Julian reçut comme une gifle de parfum à la cerise.

Tu n'es pas chez toi ici, lui cria-t-elle mentalement. *C'est ma tête. Mon corps. Ma vie.*

Julian se força à respirer. Il comprit que la force brute ne fonctionnerait pas. Cette fille était une artiste ; elle se nourrissait de l'émotion. Il devait changer de tactique. Il s'assit par terre, au milieu de son bureau luxueux, et commença à réciter dans sa tête, de la manière la plus monotone possible, les règlements de sécurité incendie du bâtiment.

« Article 1 : Les dégagements doivent être maintenus libres de tout objet... Article 2 : Les extincteurs doivent être vérifiés tous les six mois... »

Le contraste fut brutal. Elara sentit son élan créatif se briser net contre ce mur de grisaille bureaucratique. C'était comme essayer de peindre un chef-d'œuvre sur du papier de verre. Elle laissa retomber son archet, essoufflée.

Le silence revint, mais ce n'était pas un silence paisible. C'était une trêve armée, lourde de ressentiment.

— Je te déteste, murmura-t-elle dans le vide de sa chambre.

Le sentiment est mutuel, violoncelliste, répondit la voix, désormais plus lointaine, plus sourde, mais toujours là, comme un acouphène psychique. *Trouve un moyen de fermer la porte. Je ne veux plus jamais sentir l'odeur de ton thé bon marché.*

— C'est de la bergamote de première qualité, espèce de barbare.

Peu importe. Dors. Si je sens encore une de tes émotions de mélodrame avant demain matin, je jure que je passe la nuit à réciter l'annuaire de A à Z.

Elara se glissa sous ses draps, tremblante. Elle pouvait sentir, à la périphérie de sa conscience, la fatigue de Julian. Une fatigue différente de la sienne, une lassitude de pouvoir et de responsabilités qui lui pesait sur les épaules. C'était fascinant et répugnant à la fois. Elle se roula en boule, essayant de ne pas penser, de ne pas imaginer le visage de l'homme qui habitait désormais ses pensées.

Mais alors qu'elle somnait dans un sommeil agité, une image lui échappa : celle de Julian, dénouant sa cravate avec un geste d'une élégance fatale.

Je t'ai vue, envoya Julian, son ton oscillant entre l'avertissement et un trouble qu'il ne parvenait plus tout à fait à masquer.

Va te faire foutre, Julian.

Julian ne répondit pas, mais Elara sentit, juste avant de s'endormir, une onde de chaleur sèche traverser son esprit. Une sorte de salut sombre.

La nuit ne faisait que commencer, et déjà, les frontières de leurs identités commençaient à s'effiloche, créant une nouvelle symphonie, bâtie sur les décombres de leur intimité perdue. La guerre était déclarée, mais dans cette cacophonie des

esprits, personne ne savait encore qui, du silence ou du bruit, finirait par l'emporter.

Chapitre 3

L'Écho de la Vulnérabilité

CHAPITRE : L'ÉCHO DE LA VULNÉRABILITÉ

Le silence de la chambre n'était qu'un mensonge. Sous la surface du calme apparent, Elara sentait le bourdonnement de la connexion, cette fréquence radio mal réglée qui la liait à Julian. L'air de la pièce était lourd, saturé d'une odeur de pluie imminente et de ce parfum musqué, presque métallique, qui semblait émaner des murs eux-mêmes dès qu'elle pensait à lui.

Elle s'était endormie dans un souffle de défi, mais le sommeil était un traître. Il désarmait les gardes, abaissait les herses.

À quelques kilomètres de là, dans la pénombre de son bureau au cuir craquelé, Julian ne dormait pas. Il fixait le verre de scotch ambré posé sur son bureau, observant les reflets de la lune dans le liquide. Il cherchait le calme, cette froideur chirurgicale qui faisait sa réputation. Mais l'onde de choc qu'il avait envoyée à Elara — ce salut sombre avant qu'elle ne sombre — lui revenait en boomerang.

Soudain, le verre trembla. Pas à cause d'un séisme, mais d'une secousse dans la trame de leur lien.

Julian se redressa, les sourcils froncés. Un froid polaire envahit brusquement sa poitrine. Ce n'était pas sa propre température. C'était celle d'Elara.

Elara ? pensa-t-il, sa voix mentale plus tranchante qu'il ne l'aurait voulu.

Pas de réponse. Juste un gémissement sourd qui résonna contre les parois de son propre crâne. Et puis, la digue lâcha.

Ce n'était pas une pensée. C'était une sensation brute, viscérale. Une peur si ancienne et si profonde qu'elle n'avait pas de mots. Julian fut projeté hors de son fauteuil, le souffle coupé. Il se rattrapa au bord de la table, les articulations blanchies. À travers le lien, il recevait l'image d'un vide immense, une chute infinie dans une obscurité où personne ne vous rattrape jamais.

C'était la tristesse absolue de l'abandon. Celle d'une petite fille perdue dans un couloir trop long, celle d'une femme qui s'était construit une armure de sarcasmes pour ne plus jamais sentir le froid.

— Merde, Elara... murmura-t-il dans le vide de son bureau.

La douleur de la jeune femme le frappa comme un coup de poing au plexus. Il sentit ses propres yeux piquer, une humidité étrangère à sa nature de prédateur. Il percevait l'odeur de la poussière et du vieux papier, l'écho de voix dures qui la rabaissaient, le poids d'une solitude qu'il n'avait jamais soupçonnée derrière son insolence de façade.

Il ne réfléchit pas. Il plongea.

Elara se réveilla en sursaut, ou du moins, elle crut se réveiller. Elle était toujours dans son lit, mais l'obscurité de la chambre semblait s'être densifiée, devenant une présence physique. Ses joues étaient trempées de larmes dont elle ignorait la provenance. Son cœur battait la chamade, une symphonie désordonnée et terrifiante.

Dégage, tenta-t-elle d'articuler mentalement. *Sors de là.*

Tais-toi et respire, répondit la voix de Julian.

Elle n'était plus froide. Elle était... inquiète ? Non, Julian n'était pas inquiet. Julian était une lame de rasoir. Pourtant, elle sentit une pression invisible, comme une main posée sur son épaule, une ancre jetée dans sa tempête de panique.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? murmura-t-elle à voix haute, sa voix brisée.

Parce que tu cries si fort que je ne m'entends plus penser, répliqua-t-il.

Mais le mensonge était flagrant. La tension entre eux avait changé de fréquence. Ce n'était plus le choc de deux épées, mais la friction de deux peaux. À travers le lien, Elara perçut un flash de la réalité de Julian : la solitude d'un homme entouré de fantômes, le goût amer d'un pouvoir qui ne remplit jamais le ventre. Elle vit, l'espace d'une seconde, le petit garçon qu'il avait été, celui qui avait appris que pour ne plus souffrir, il fallait devenir le monstre sous le lit.

Une vague de chaleur, cette fois-ci douce et sèche comme un vent de désert, enveloppa l'esprit d'Elara. Julian ne luttait plus. Il partageait.

Je te vois aussi, Elara. Pas seulement celle qui m'envoie chier. L'autre.

Je te déteste, envoya-t-elle, mais l'aiguillon n'y était plus. La tristesse qui l'étouffait commença à se dissiper, absorbée par la présence sombre et stable de Julian. C'était comme si il prenait une partie de son fardeau sur ses propres épaules, acceptant de porter cette ombre pour lui permettre de respirer.

Elle sentit son odeur — ce mélange de cuir, de tabac froid et de quelque chose de plus profond, de plus vital. Elle eut l'impression qu'il était là, assis sur le bord de son matelas, ses doigts frôlant presque ses cheveux.

— C'est une intrusion, Julian. C'est un viol de ma vie privée.

C'est une nécessité, répondit-il. *Tu étais en train de te noyer. Et je n'ai pas fini de jouer avec toi, Elara. Je ne te laisserai pas sombrer avant d'avoir obtenu ce que je veux.*

Ses paroles étaient dures, mais le ton vibrant dans son esprit disait autre chose. Il y avait une fêlure. Une résonance. Pour la première fois, Julian ne la dominait pas par la force, mais par une sorte de reconnaissance mutuelle de leurs cicatrices.

L'empathie était une plante vénéneuse qui venait de germer entre eux.

Elara se redressa sur ses coudes, les yeux fixés sur le vide. Elle sentait le cœur de Julian battre contre le sien, un rythme synchronisé par la force des choses. La peur qui l'avait paralysée quelques instants plus tôt s'était transformée en une tension électrique, un désir de comprendre l'homme derrière le masque.

— Tu as eu peur pour moi ? demanda-t-elle, un sourire nerveux étirant ses lèvres.

Un long silence s'étira. Julian, dans son bureau, serra le poing. Il détestait ce qu'il ressentait. Ce besoin viscéral de la protéger de ses propres démons pour mieux l'affronter lui-même.

Ne sois pas ridicule, finit-il par répondre. *C'était... une interférence de signal. Rien de plus.*

Menteur.

Elle l'entendit soupirer à travers la connexion. Un son las, presque humain.

Dors, Elara. Demain, on reprend la guerre. Mais ce soir... ce soir, je garde la porte.

Elle se rallongea, les membres lourds de fatigue. La chaleur de Julian ne la quittait pas. Elle était comme une couverture invisible, une présence qui ne demandait rien, pour une fois. Juste une sentinelle dans la nuit.

Avant de retomber dans un sommeil cette fois-ci sans rêves, Elara laissa échapper une dernière pensée, comme une plume jetée dans le vent :

Merci, Julian.

Il ne répondit pas par des mots. Mais elle sentit, juste avant de perdre connaissance, un frisson parcourir le lien. Un frisson qui ressemblait étrangement à une caresse sur sa joue.

La symphonie avait changé de mouvement. Les cuivres de la confrontation s'étaient tus pour laisser place au chant mélancolique des cordes. Ils étaient toujours ennemis, peut-être plus que jamais, car ils connaissaient désormais l'emplacement exact des failles dans leurs armures respectives.

Julian resta éveillé jusqu'à l'aube, son verre vide à la main, écoutant le souffle régulier d'Elara à l'autre bout de leur lien. Il venait de comprendre une vérité terrifiante : en essayant de la posséder, il s'était irrémédiablement enchaîné à elle. La vulnérabilité d'Elara n'était plus une arme qu'il pouvait utiliser contre elle ; c'était un écho qui résonnait dans sa propre âme, transformant leur duel en une danse funeste où chaque coup porté à l'un faisait saigner l'autre.

Le jour se levait sur une nouvelle réalité. Les frontières étaient floues. L'intimité était une plaie ouverte. Et dans ce silence matinal, l'écho de leur vulnérabilité commune était le seul bruit qui subsistait.

Chapitre 4

Trêve Silencieuse

Le jour se leva avec une brutalité de cristal, inondant la suite de lumières froides qui semblaient vouloir disséquer les restes de leur nuit. Julian n'avait pas bougé. Il était une statue de marbre noir et d'orgueil froissé, le dos calé contre le cuir du fauteuil, observant l'ombre d'Elara s'étirer sur le tapis alors qu'elle s'éveillait dans la pièce voisine.

Le lien, lui, ne dormait pas. Il ronronnait entre eux comme un câble haute tension sous un orage.

Tu fais trop de bruit.

La pensée d'Elara percuta l'esprit de Julian avec la précision d'un scalpel. Ce n'était pas un murmure, ni une voix imaginaire ; c'était une intrusion brute, une fréquence radio qui s'était calée sur la sienne sans demander la permission.

Julian ferma les paupières, sentant une pulsation sourde derrière ses tempes.

Je ne dis rien, Elara, répliqua-t-il mentalement. Sa voix intérieure était plus sombre, plus abrasive que sa voix réelle. *C'est ton propre chaos que tu entends.*

Ton mépris est assourdissant, envoya-t-elle en retour.

Il sentit un frisson parcourir sa nuque. Ce n'était pas seulement les mots. Il recevait des éclats de sensations : le froid du parquet sous les pieds nus d'Elara, l'irritation du tissu de son déshabillé de soie contre sa peau, et cette pointe d'anxiété acide au creux de son estomac. Elle était une extension de lui-même, une plaie greffée à son propre

corps.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine ouverte. L'odeur du café commença à saturer l'air, un mélange réconfortant de brûlé et de noisette. Elara apparut dans l'encadrement de la porte, les cheveux en bataille, le regard hanté par le manque de sommeil. Elle s'arrêta à deux mètres de lui. Une distance de sécurité qui n'avait plus aucun sens.

« On ne peut pas continuer comme ça », dit-elle à voix haute. Sa voix réelle sonnait étrangement petite par rapport au fracas de ses pensées.

Julian ne se retourna pas. Il fixa le filet de liquide noir coulant dans la tasse en porcelaine.

« Comme quoi ? »

« À s'écouter penser. C'est... indécent. »

Indécent ? Julian se tourna enfin. Il la dévisagea, ses yeux d'acier fouillant les siens. *Ce qui est indécent, c'est la façon dont tu essaies de dresser des murs de verre alors que nous partageons le même sang psychique.*

Il fit un pas vers elle. Elara ne recula pas, mais il perçut le bond de son rythme cardiaque. Une note aiguë dans la symphonie.

Ne t'approche pas, pensa-t-elle violemment.

Pourquoi ? Tu as peur de ce que je pourrais trouver ? Ou de ce que tu pourrais ressentir ?

Il était si près qu'il pouvait sentir l'odeur de sa peau — un mélange de vanille poudrée et d'une pointe de sel, l'odeur de la fatigue et de la résistance. La tension dans la pièce était une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture. Julian leva la

main, sans la toucher, arrêtant ses doigts à quelques millimètres de sa tempe.

« La communication verbale est une perte de temps », lâcha-t-il d'un ton sec, presque clinique. « Puisque nous sommes condamnés à cette promiscuité, autant l'utiliser. Le dîner avec le Conseil est ce soir. Ils vont chercher la moindre faille dans notre accord. Si nos pensées ne sont pas synchronisées, ils nous broieront. »

Elara serra les dents. *Je déteste quand tu as raison.*

Tu détestes surtout que ce soit moi qui le dise, rectifia-t-il avec un sourire sans joie.

Ils s'installèrent autour de l'îlot central. Un petit-déjeuner de diplomates en temps de guerre. Ils ne se parlaient plus par la bouche, économisant leurs forces pour le filtrage mental. C'était un exercice épuisant. Julian tentait de lui transmettre les noms, les visages, les dossiers, mais chaque information était enveloppée dans une émotion parasite.

Regarde ce visage. Silas. Il est dangereux.

Pourquoi ? demanda-t-elle.

Julian lui projeta une image : Silas, souriant, mais avec une aura de froideur prédatrice. Et avec l'image, une sensation de dégoût viscéral.

Parce qu'il ne respecte que la force. Si tu flanches, il te dévorera.

Soudain, le flux s'inversa. Sans le vouloir, Elara laissa échapper une brîbe de souvenir : elle, enfant, se cachant dans une armoire alors que des éclats de voix se brisaient contre les murs. La peur du noir, l'odeur de la poussière et du cèdre.

Julian se figea, sa tasse à mi-chemin de ses lèvres. L'intimité de ce flash le frappa au plexus. Il vit l'ombre d'une vulnérabilité qu'il n'aurait jamais dû voir.

Sort de là, ordonna-t-elle mentalement, ses joues s'empourprant de honte.

Je ne suis pas entré par effraction, Elara. Tu as laissé la porte ouverte.

Le silence qui suivit fut différent. Moins agressif. Plus... épais. Julian posa sa tasse et, pour la première fois, il chercha non pas à la dominer, mais à apaiser la tempête qui grondait en elle. Il projeta une sensation de calme, une nappe de velours bleu profond, stable, immuable.

Il vit les épaules d'Elara se détendre imperceptiblement. Elle ferma les yeux, acceptant malgré elle ce refuge mental. C'était une trêve silencieuse, un accord tacite de ne pas se déchirer, au moins pour les prochaines heures.

Pendant un long moment, ils restèrent ainsi. L'air entre eux semblait vibrer d'une électricité statique, mais la douleur de la connexion s'était muée en une sorte de chaleur étrange, presque addictive. C'était le confort d'être enfin compris, sans avoir à traduire son âme en mots malhabiles.

« C'est terrifiant », murmura Elara, brisant le silence physique.

« Quoi ? »

« Le fait que je me sente plus en sécurité dans ta tête que dans la mienne en ce moment. »

Julian posa sa main sur la sienne, sur le marbre froid de la table. Pour une fois, le contact physique ne fut pas un choc, mais une confirmation. Ses doigts étaient longs, ses jointures blanches.

« C'est le piège, Elara », répondit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement de velours. « On commence par se détester, puis on se tolère par nécessité, et on finit par ne plus savoir où l'un commence et où l'autre s'arrête. »

Il se pencha vers elle, capturant son regard. La tension changea de nature. Ce n'était

plus la guerre, c'était une attraction gravitationnelle inévitable.

Tu sens ça ? envoya-t-il.

Quoi ?

Le silence. Il n'y a plus de bruit entre nous. Juste... nous.

Elara sentit son souffle se bloquer. Dans l'espace clos de son esprit, Julian n'était plus l'ennemi froid, mais une présence vaste, complexe, une symphonie dont elle commençait à déchiffrer les notes les plus sombres. Et elle y trouvait une beauté dévastatrice.

« On doit se préparer », dit-elle, bien que ses yeux disent autre chose.

« Le Conseil attendra », répliqua-t-il.

Il réduisit l'espace restant. Ses lèvres n'étaient qu'à un souffle des siennes. À travers le lien, il percevait son désir comme une onde de choc, un écho parfait du sien. Il n'y avait plus de masques, plus d'armures. Juste deux âmes nues, s'accrochant l'une à l'autre dans l'œil du cyclone.

Julian effleura sa joue du bout des doigts, un geste d'une tendresse presque effrayante.

Tu es ma plus belle défaite, pensa-t-il.

Elara attrapa son poignet, non pas pour l'écarter, mais pour ancrer ce moment. Elle bascula la tête en arrière, offrant son cou, offrant son esprit, offrant tout ce qu'elle avait tenté de protéger.

Et tu es mon plus doux naufrage, répondit-elle dans un souffle mental.

La symphonie atteignit un crescendo muet. Ils étaient enchaînés, oui. Mais dans

l'obscurité de leur lien, ils venaient de découvrir que les chaînes pouvaient aussi être des amarres. La trêve était signée, gravée dans le silence de leurs pensées partagées, et rien, ni Silas, ni le Conseil, ni le monde extérieur, ne pourrait plus jamais les désynchroniser.

Le jour continuait de monter, mais dans la cuisine baignée d'ombre et de lumière, le temps s'était arrêté. Ils n'étaient plus deux individus luttant pour leur survie ; ils étaient un seul battement de cœur, une seule respiration, une seule volonté.

La bataille pour leurs âmes ne faisait que commencer, mais pour la première fois, ils allaient la mener du même côté de l'abîme.

Chapitre 5

Le Reflet dans le Miroir

L'air de la cuisine était devenu trop dense, saturé par l'électricité résiduelle de leur pacte silencieux. Elara recula d'un pas, ses doigts glissant contre la peau de Kael, un frottement qui laissa une traînée de feu glacé sur son poignet. Elle avait besoin d'espace. Elle avait besoin d'oxygène qui ne soit pas déjà passé par ses poumons à lui.

— Je vais... me rafraîchir, murmura-t-elle.

Sa voix sonnait étrangère à ses propres oreilles, plus rauque, teintée d'une nuance de velours qui appartenait d'ordinaire au timbre de Kael. Lui ne répondit rien. Il restait là, adossé au plan de travail en marbre, les yeux sombres et fixes, l'observant comme si elle était un puzzle dont il venait de forcer la dernière pièce.

Elle s'échappa vers la salle de bain adjacente. Une pièce étroite, baignée d'une lumière crue, carrelée de blanc froid. Elle ferma la porte, mais le verrou ne servait à rien contre l'intrusion qu'elle sentait sous ses côtes.

Elara s'appuya contre le lavabo, les mains tremblantes. Elle ouvrit le robinet d'eau froide à fond. Le fracas du jet contre la porcelaine aurait dû couvrir le silence, mais dans sa tête, la symphonie continuait. Ce n'était plus un crescendo, c'était un bourdonnement basse fréquence, une vibration qui s'insinuait dans ses articulations.

Elle projeta l'eau glacée sur son visage, une fois, deux fois. La brûlure du froid lui fit du bien. Elle resta un moment la tête penchée, les gouttes perlant sur son nez, s'écrasant dans le bac. Puis, elle se redressa et leva les yeux vers le miroir.

Le monde bascula.

Ce ne fut pas une image, mais une sensation. Une odeur soudaine de térébenthine et de bois de santal. Le froid de la salle de bain fut balayé par une chaleur étouffante, celle d'un grenier en plein mois d'août.

Tic. Tac. Tic. Tac.

Un métronome. Le son était si net qu'elle crut le voir osciller sur le rebord du lavabo.

— Encore, Kael. Ta main gauche est paresseuse. Recommence.

Elara sentit une douleur aiguë dans ses phalanges, une raideur qu'elle n'avait jamais connue. Ses propres doigts, accrochés au bord du meuble, se mirent à bouger instinctivement, comme s'ils pressaient des touches d'ivoire invisibles. Elle n'était plus dans la salle de bain. Elle était un petit garçon de huit ans, le dos droit, la nuque en sueur, devant un piano à queue qui ressemblait à un monstre noir prêt à l'engloutir.

La solitude était un poids physique. Une chape de plomb sur ses épaules d'enfant. Le désir de plaire, de ne pas être renvoyé dans l'ombre, de devenir cette "symphonie" que son père exigeait.

Je déteste cet instrument. Je le déteste autant que je l'aime.

La pensée traversa l'esprit d'Elara avec une violence inouïe. Ce n'était pas sa pensée. Elle n'avait jamais touché un piano de sa vie. Et pourtant, elle ressentait l'amertume du garçon, le goût métallique de la peur au fond de la gorge, et cette cicatrice invisible sur le cœur qui commençait tout juste à se former.

Le reflet dans le miroir flous. Pendant une seconde terrifiante, elle ne vit pas ses

propres yeux clairs, mais le regard d'orage de Kael, enfant, empreint d'une rage froide et d'un besoin de reconnaissance désespéré.

— Arrête... souffla-t-elle.

Elle plaqua ses mains sur ses oreilles pour faire taire le métronome, mais le bruit venait de l'intérieur. Son cœur battait au rythme du *tic-tac*.

— Elara ?

La voix de Kael, la vraie, frappa à la porte.

L'illusion se brisa. Le grenier disparut, la térébenthine s'évapora, laissant la place à l'odeur de savon et d'humidité. Elara s'effondra presque, ses jambes flageolantes. Elle fixa ses mains. Elles étaient fines, ses doigts étaient les siens, mais la sensation de la raideur du piano hantait encore ses nerfs.

Elle ouvrit la porte brusquement. Kael était là, juste devant elle. Il avait l'air d'avoir reçu un coup de poing à l'estomac. Son masque d'arrogance habituel était fendu, laissant entrevoir une vulnérabilité brute qui la fit reculer.

— Tu l'as senti, n'est-ce pas ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure haché.

— Le piano, répondit-elle, le souffle court. Le métronome. La chaleur du grenier. Kael, c'était... c'était toi.

Il ferma les yeux, une expression de pure agonie traversant son visage.

— C'était un souvenir que j'avais enterré si profondément qu'il ne restait que des cendres. Tu as fouillé dans mes cendres, Elara.

— Je n'ai rien fait ! Je regardais juste le miroir et... mon Dieu, je croyais que c'était *mon* enfance. Pendant un instant, j'ai vraiment cru que c'était moi.

Elle s'approcha de lui, poussée par une impulsion qu'elle ne pouvait pas contrôler. Elle posa sa main sur son bras, et cette fois, le contact ne provoqua pas d'étincelles, mais une fusion. Une confusion.

— Kael, je ne sais plus où je m'arrête et où tu commences. Tes regrets s'installent dans ma poitrine comme s'ils y avaient toujours été.

Il attrapa son visage entre ses mains, ses pouces caressant ses pommettes avec une urgence fébrile. Ses yeux scannaient les siens, y cherchant une trace de lui-même, ou peut-être la preuve qu'elle était encore là.

— C'est le lien, dit-il. Il ne se contente plus de nous synchroniser. Il nous mélange. C'est de la contamination émotionnelle, Elara. Si on ne fait pas attention, dans une semaine, on ne saura plus lequel de nous deux aimait le café noir ou qui avait peur de l'orage.

— C'est censé me faire peur ? répliqua-t-elle avec un sourire nerveux, une pointe de ce défi moderne qu'elle utilisait comme une armure. Parce que honnêtement, tes souvenirs de prodige torturé sont bien plus classes que les miens.

Il ne rit pas. Son regard devint plus sombre, plus brûlant.

— Ce n'est pas un jeu de rôle, Elara. Si je ressens ta peur, je vais commencer à agir en fonction d'elle. Si tu ressens ma colère, tu vas finir par détruire tout ce que tu touches. On est en train de devenir un putain d'écho l'un de l'autre.

Il se rapprocha encore, leurs fronts se touchant presque. L'air entre eux crépitait.

— Dis-moi quelque chose, ordonna-t-il. Quelque chose que je ne peux pas savoir. Quelque chose qui n'appartient qu'à toi. Vite.

Elara chercha frénétiquement dans son esprit. Mais chaque pensée semblait désormais porter l'empreinte de Kael. Ses propres souvenirs semblaient pâles, délavés, comme des photos restées trop longtemps au soleil.

— Quand j'avais six ans... commença-t-elle, la voix tremblante. J'ai volé un ruban bleu à ma voisine. Je l'ai caché sous mon matelas. Je... je sentais la soie contre mes doigts toutes les nuits.

Elle le regarda, cherchant une confirmation.

— Est-ce que tu savais ça ?

Kael secoua la tête, mais son expression ne s'allégea pas.

— Non. Mais maintenant, je sens la soie sous mes doigts, Elara. Ton souvenir est devenu le mien au moment où tu l'as prononcé.

Il lâcha son visage et recula, se frottant la nuque, visiblement ébranlé. Le silence qui suivit fut lourd de cette nouvelle réalisation : le partage n'était pas un pont, c'était un gouffre.

— On est foutus, pas vrai ? lança-t-elle, tentant de retrouver un peu de son mordant malgré les larmes qui lui montaient aux yeux. On va finir par être une seule personne dans deux corps différents. Le rêve de tous les poètes romantiques et le cauchemar de n'importe quel psychiatre.

Kael la fixa, un demi-sourire amer étirant ses lèvres. Un sourire qu'elle sentit se

former sur ses propres muscles faciaux avant même qu'elle ne le voie.

— Le Conseil veut qu'on soit une arme synchronisée, dit-il. Ils n'avaient pas prévu qu'on devienne un court-circuit.

Il s'avança à nouveau, mais cette fois, il resta à une distance de sécurité.

— On doit apprendre à ériger des barrières, Elara. Ou alors...

— Ou alors ?

— Ou alors on accepte le naufrage. Mais je te préviens, si on coule, on coule ensemble. Et je n'ai aucune intention de te laisser remonter à la surface sans moi.

La tension dans la pièce était devenue presque insupportable, un mélange de désir, de terreur et d'une familiarité contre-nature. Elara se tourna à nouveau vers le miroir. Elle y vit Kael, debout derrière elle. Leurs reflets se superposaient. Dans la vitre légèrement piquée, elle ne voyait plus deux individus. Elle voyait une entité nouvelle, une symphonie dont les notes étaient en train de se fondre en un seul accord, magnifique et terrifiant.

Elle toucha la surface du miroir, là où le front de Kael rejoignait le sien dans le reflet.

— Je ne sais même plus si c'est ma main qui touche ce verre, murmura-t-elle.

— C'est la nôtre, répondit-il.

Et dans le silence de la salle de bain, le métronome recommença à battre, mais cette fois, ils étaient deux à en suivre la cadence, prisonniers consentants d'un même rythme cardiaque. La bataille pour leur identité était perdue ; celle pour leur survie commune ne faisait que commencer.

Chapitre 6

Battements Synchrones

****CHAPITRE : BATTEMENTS SYNCHRONES****

La buée sur le miroir de la salle de bain commençait à s'estomper, révélant des lambeaux de réalité. Mais la réalité était devenue une notion malléable, un concept élastique qui menaçait de rompre à tout instant. Sous la pulpe des doigts d'Elara, le verre était froid, pourtant elle aurait pu jurer sentir la chaleur du front de Kael contre le sien.

Ce n'était plus une simple proximité. C'était une invasion.

Le métronome invisible, ce rythme sourd qui battait dans le creux de leurs poitrines, accéléra. Un, deux. Un, deux. Un seul cœur pour deux corps. Elara laissa retomber sa main, mais le mouvement fut maladroit, comme si ses muscles devaient d'abord demander la permission à un centre nerveux qui ne lui appartenait plus tout à fait.

Elle se retourna lentement. Kael était là, à moins de trente centimètres. L'espace entre eux semblait chargé d'électricité statique, de cette tension qui précède l'orage. Il ne bougeait pas, mais elle sentait l'effort surhumain qu'il fournissait pour rester immobile.

— Arrête de faire ça, murmura-t-il d'une voix rauque, striée de fatigue.

— Faire quoi ?

— Envoyer tes doutes dans mon sang comme s'ils étaient des toxines. Je sens ton

hésitation. Je sens le froid que tu as dans le dos. Et ça me donne envie de...

Il s'interrompit, ses mâchoires se contractant si fort qu'un petit muscle sailla sur sa tempe. Elara déglutit. Elle sentit la gorge de Kael se serrer au même instant. C'était terrifiant. C'était grisant.

— De quoi ? provoqua-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Elle fit un pas vers lui. Un seul. L'air devint soudainement trop épais pour être respiré normalement. L'odeur de Kael — un mélange de pluie froide, de cèdre et de quelque chose de plus métallique, de plus sauvage — l'envahit. Mais ce n'était pas seulement son nez qui percevait cette odeur ; c'était son cerveau qui la générait de l'intérieur, comme un souvenir imposé.

— Tu sais parfaitement de quoi, répondit-il. Tu le sens, n'est-ce pas ? Ce n'est pas de l'affection, Elara. Ce n'est même pas de l'attraction classique. C'est une putain de force gravitationnelle.

Il leva la main, hésitant, avant de la laisser planer près de sa joue sans la toucher. La chaleur qui émanait de sa paume était un appel au secours. Elara ferma les yeux. En elle, le chaos. Elle percevait le désir de Kael comme une onde de choc, un appétit féroce qui n'était pas le sien, mais qui s'insinuait dans ses propres veines jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus faire la distinction.

Voulait-elle qu'il l'embrasse parce qu'elle en avait envie, ou parce qu'il en crevait d'envie ?

— C'est de la triche, souffla-t-elle. Le lien amplifie tout. C'est comme écouter de la musique avec le volume poussé au maximum. On ne l'entend plus, on l'endure.

— Alors baisse le son, Elara. S'il te plaît. Parce que là, j'entends ton sang cogner

contre tes tempes et ça me rend dingue.

Il fit un pas de plus. La salle de bain, avec ses carreaux de céramique ébréchés et sa lumière blafarde, disparut. Il n'y avait plus que ce périmètre de quelques centimètres carrés où deux âmes tentaient de ne pas s'autodétruire.

Kael posa enfin ses doigts sur son cou. Le contact fut un court-circuit. Elara eut un haut-le-cœur de plaisir pur, une décharge qui remonta le long de sa colonne vertébrale. Elle agrippa le revers de sa veste noire, cherchant un point d'ancrage. Ses doigts s'enfoncèrent dans le tissu, mais elle avait l'impression de toucher sa propre peau.

— Tu as vu ? murmura Kael, ses yeux d'orage ancrés dans les siens.

— J'ai senti.

— On est en train de se perdre.

— Ou de se trouver.

Sa voix à elle sonnait étrangère, plus grave, plus assurée. Elle se hissa sur la pointe des pieds, guidée par une impulsion qui venait du plus profond de la connexion. Le désir de Kael était un brasier, et elle était de la paille sèche. Mais dans ce feu, il y avait une clarté brutale. Elle voyait ses pensées à lui : une image de sa nuque à elle, la sensation de ses cheveux entre ses doigts, une faim qui n'avait rien de spirituel.

Kael ancrâ ses mains dans sa taille, la soulevant presque pour l'amener contre lui. Le choc de leurs corps fut une explosion silencieuse. Leurs cœurs, déjà synchronisés, battirent à l'unisson dans une cadence frénétique. Elara rejeta la tête en arrière, une plainte étouffée mourant dans sa gorge.

— C'est trop, articula-t-elle, alors que le visage de Kael descendait vers le creux de

son épaule. C'est beaucoup trop.

— Je sais.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il se contenta de respirer contre sa peau, son souffle chaud provoquant des vagues de frissons qui se répercutaient sur les deux corps de manière identique. C'était une boucle infinie. Il ressentait le frisson qu'il lui causait, ce qui augmentait son propre désir, lequel était instantanément perçu par Elara, redoublant son excitation.

C'était une symphonie qui s'emballait, un crescendo sans fin.

— On ne pourra pas revenir en arrière, prévint Kael, ses lèvres frôlant maintenant le lobe de son oreille. Si on fait ça... si on laisse le corps suivre ce que l'esprit a déjà fusionné... il n'y aura plus d'Elara. Plus de Kael. Juste ce "nous" monstrueux.

Elara ouvrit les yeux. Son regard croisa celui de son reflet dans le miroir, par-dessus l'épaule de Kael. Leurs silhouettes ne faisaient qu'une ombre massive, une entité à deux têtes. La peur était là, tapie dans un coin de son esprit, mais elle était dérisoire face à l'aimant qui la tirait vers lui.

— Je déteste que tu saches exactement ce que je pense, dit-elle avec un sourire douloureux.

— Et moi je déteste que tu saches à quel point j'ai envie de te déchirer tes vêtements ici même.

Elle laissa échapper un rire nerveux, un son qui se transforma en un soupir quand il pressa ses lèvres contre sa gorge. La morsure du désir était physique, presque douloureuse. Ce n'était plus de la romance, c'était une nécessité biologique, une fusion moléculaire.

Elle passa ses mains dans les cheveux de Kael, tirant légèrement sur les racines pour l'obliger à la regarder. Ses yeux à lui n'étaient plus seulement sombres ; ils brillaient d'une lueur étrange, le reflet de la symphonie qui jouait en eux.

— Regarde-moi, exigea-t-elle.

— Je ne fais que ça. Depuis le premier jour. Même quand je fermais les yeux, je voyais tes pensées.

— Alors arrête de réfléchir. Pour une fois. Sois juste là. Avec moi. Pas dans ma tête.

Kael laissa échapper un grognement sourd, un mélange de frustration et de reddition. Il réduisit les derniers millimètres de distance. Quand leurs lèvres se rencontrèrent, le monde extérieur cessa purement et simplement d'exister.

Ce n'était pas un baiser. C'était une collision.

Elara sentit le goût du café et du tabac froid de Kael, mais elle sentit aussi, à travers le lien, le goût de son propre gloss à la cerise sur les lèvres de l'homme. Elle ressentait la pression de ses propres mains sur sa nuque à lui. L'expérience était multidimensionnelle, sensorielle jusqu'à l'agonie. Chaque mouvement de langue, chaque morsure légère, chaque souffle échangé était multiplié par deux, par dix, par cent.

La tension dans la pièce monta d'un cran. Le métronome s'était transformé en un tambour de guerre. Ils reculèrent, heurtant le lavabo, faisant voler un flacon de parfum qui se brisa au sol. L'odeur de jasmin envahit l'espace, se mêlant à l'âcreté de leur désir.

Kael la souleva pour l'asseoir sur le rebord froid du meuble, ses mains remontant le

long de ses cuisses avec une urgence fébrile. Elara entoura la taille de Kael de ses jambes, l'attirant plus près, cherchant à combler ce vide insupportable qui persistait malgré la proximité.

— Elara... murmura-t-il entre deux baisers dévastateurs. On est en train de se noyer.

— Alors ne respire plus, répondit-elle en déboutonnant sa chemise avec des doigts tremblants.

Leurs peaux se touchèrent enfin sans l'obstacle du tissu. Le contact fut presque insupportable. C'était comme si chaque pore de leur peau était un récepteur sensible, captant non seulement le contact physique, mais aussi l'émotion brute qui l'accompagnait. Elara sentit la vulnérabilité de Kael, sa peur de la perdre, sa rage contre ce lien qui les enchaînait, et son amour dévorant qui agissait comme un poison et un remède à la fois.

Ils étaient deux naufragés s'accrochant l'un à l'autre dans une mer déchaînée, conscients que leur étreinte les entraînait vers le fond, mais incapables de lâcher prise.

Le miroir, derrière eux, était à nouveau couvert de buée par leur respiration courte et saccadée. On n'y voyait plus rien. Les visages s'étaient effacés. Les identités s'étaient dissoutes. Il ne restait que le rythme.

Le battement synchrone.

Une symphonie dont ils n'étaient plus les chefs d'orchestre, mais les instruments, vibrant sous une main invisible qui exigeait d'eux la note la plus haute, la plus pure, et la plus destructrice.

La survie attendrait. Pour l'instant, il n'y avait que la fusion. Magnifique. Terrifiante. Inévitable.

Chapitre 7

La Peur de l'Effacement

L'humidité de la pièce retombait en fines larmes le long du miroir, traçant des sillons clairs dans la buée grise. Le silence qui suivit l'orage de leurs corps était plus assourdissant que le fracas de leurs cœurs quelques instants plus tôt. C'était un silence lourd, poisseux, chargé de l'électricité statique d'une décharge trop violente.

Elara se détacha de Kael, ses pieds nus rencontrant le carrelage froid avec un choc qui la ramena brutalement à la réalité. Elle frissonna. L'odeur de Kael — un mélange de cèdre brûlé, de sel et d'une pointe métallique d'adrénaline — lui collait à la peau. Elle ne savait plus où s'arrêtait son propre parfum et où commençait le sien.

C'était exactement cela, le problème.

Elle ramassa son déshabillé de soie qui gisait sur le sol comme une mue abandonnée. En le glissant sur ses épaules, elle eut l'impression de revêtir une armure dérisoire. Elle observa Kael du coin de l'œil. Il était resté immobile, appuyé contre le rebord du lavabo, les cheveux en bataille, le regard perdu dans le vide. Il avait l'air d'un homme qui venait de survivre à un naufrage, mais qui réalisait qu'il était seul sur une île déserte.

— On ne voit plus rien, murmura-t-elle en désignant le miroir.

Kael tourna la tête vers elle. Ses yeux, d'ordinaire si tranchants, étaient voilés d'une incertitude qui la fit reculer intérieurement.

— C'est peut-être mieux comme ça, répondit-il d'une voix rauque. On évite de voir

les dégâts.

— Ce ne sont pas les dégâts qui me font peur, Kael. C'est la disparition.

Il fronça les sourcils, se redressant lentement. La tension entre eux changea de fréquence, passant du désir pur à une méfiance instinctive.

— De quoi tu parles ?

— Quand je suis avec toi... quand on est *comme ça*... je n'existe plus, lâcha-t-elle, les mots sortant plus vite qu'elle ne l'aurait voulu. Je ne sens plus mes propres pensées. Je sens les tiennes. Je sens ta colère, ta peur, ton besoin de contrôle. Et je finis par croire que ce sont les miens. Je m'efface, Kael. Je deviens une extension de toi, un instrument que tu accordes à ta guise.

Kael laissa échapper un rire bref, sans joie, qui résonna contre les murs étroits de la salle de bain.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? Tu es une foutue éponge, Elara. Tu aspiras tout ce que je suis. Chaque fois que tu me regardes avec cette espèce de pitié lucide, j'ai l'impression que tu me voles un morceau de ma peau. Tu ne t'effaces pas, c'est toi qui m'absorbes.

Il fit un pas vers elle, envahissant son espace vital. Elle sentit la chaleur émaner de lui, une chaleur qui l'attirait autant qu'elle l'effrayait.

— On est en train de se dissoudre l'un dans l'autre, continua-t-il, sa voix baissant d'un ton, devenant plus menaçante. Et le pire, c'est que je ne sais même plus si ce que je ressens pour toi est réel. Est-ce que c'est mon cœur qui bat, ou est-ce que c'est juste le rythme de ton putain de lien qui me force à t'aimer ?

Le mot était lâché. *Aimer*. Il flottait entre eux comme une sentence de mort.

Elara sentit une piqûre de douleur dans sa poitrine. Ce n'était pas la sienne. C'était celle de Kael. Ou peut-être était-ce les deux. Elle ne parvenait plus à faire la distinction. C'était le sommet de l'horreur : l'impossibilité de la solitude.

— Regarde-moi, exigea-t-elle en saisissant son visage entre ses mains.

Ses doigts étaient glacés sur ses joues brûlantes. Elle chercha ses yeux, chercha l'étincelle de l'homme qu'il était avant cette symphonie maudite.

— Si on enlevait ce lien, demain... Si cette musique s'arrêtait net... Qu'est-ce qu'il resterait de nous ? Est-ce que tu me supporterais seulement ? Est-ce que tu ne serais pas juste dégoûté par cette vulnérabilité que je t'impose ?

Kael saisit ses poignets, non pas pour la repousser, mais pour s'ancrer. Ses articulations blanchirent sous la pression.

— Je te détesterais probablement, admit-il avec une honnêteté brutale. Parce que tu es la seule personne qui sait à quel point je suis brisé. Et personne n'aime son miroir quand il est en miettes.

— Alors c'est ça ? On est juste deux victimes d'une anomalie émotionnelle ? Tout ce qu'on vient de vivre... ce n'était qu'une réaction chimique forcée ?

Le doute s'insinua comme un poison lent. Elara se rappela la sensation de ses lèvres, la ferveur de ses caresses. C'était trop intense pour être faux. Mais c'était aussi trop parfait pour être humain. La perfection est une construction, pas un sentiment.

Kael lâcha ses poignets et s'éloigna d'un pas, passant une main nerveuse dans ses cheveux. Il semblait soudain épuisé, dépouillé de son arrogance habituelle.

— Je ne sais pas, Elara. Et c'est ça qui me rend dingue. Je ne sais plus qui je suis quand tu n'es pas dans ma tête. Hier, j'ai essayé d'écouter de la musique, seul. Je n'entendais rien. Juste un bourdonnement. Comme si ma propre personnalité s'était mise en veille, attendant que tu reviennes pour se rallumer.

— C'est de l'effacement, Kael, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. On devient des fantômes. On se hante l'un l'autre.

Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit d'un coup sec. L'air frais de la nuit s'engouffra dans la pièce saturée d'humidité, chassant l'odeur de leur étreinte. Elle respira à pleins poumons, cherchant à retrouver le goût de l'oxygène pur, sans le filtre de la présence de Kael.

— Je veux retrouver mes limites, dit-elle sans se retourner. Je veux savoir où je finis. Je veux avoir une pensée que tu ne partageras pas. Je veux éprouver une colère qui n'aura rien à voir avec tes traumatismes.

— Tu me demandes de partir ?

Le ton de Kael était neutre, mais Elara sentit une vague de panique absolue déferler sur elle. C'était la sienne, cette fois. Une peur primale, celle de l'amputé qui craint de perdre son membre restant. Elle réalisa avec effroi que même si elle craignait cette fusion, elle en était devenue dépendante. L'effacement était terrifiant, mais le vide était pire.

Elle se tourna vers lui. Il était là, silhouette sombre dans la lumière tamisée, les épaules basses.

— Je ne sais pas si j'en suis capable, avoua-t-elle dans un souffle. Je te déteste pour ça. Je te déteste d'avoir rendu ma propre compagnie insuffisante.

Kael esquissa un sourire amer. Un sourire de prédateur qui a compris qu'il était lui-même pris au piège.

— On est les deux faces d'une pièce qui a perdu sa valeur, Elara. Séparés, on n'est plus rien. Ensemble, on s'annule. C'est une belle symphonie, tu ne trouves pas ? Une œuvre où les instruments s'autodétruisent pour produire la note finale.

Il s'approcha d'elle, sans la toucher cette fois. Le contact n'était plus nécessaire ; la tension était telle qu'elle vibrait dans l'air entre eux, une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture.

— Tu veux de la sincérité ? reprit-il. En voici une : je ne sais pas si je t'aime. Je ne sais même pas si j'aime la sensation de ta peau contre la mienne. Mais je sais que si tu sors de cette pièce maintenant, je vais avoir l'impression qu'on m'arrache les poumons. Si c'est ça, la sincérité, alors c'est la chose la plus laide que j'aie jamais ressentie.

Elara le regarda, cherchant une trace de mensonge dans ses traits. Elle ne trouva que la réfraction de sa propre angoisse. Le doute n'était pas une fissure dans leur relation, c'en était le fondement. Ils ne s'aimaient pas malgré l'effacement, ils s'aimaient *parce que* l'effacement était la seule façon de ne plus être seuls avec leurs propres démons.

Elle tendit la main, hésitante, et effleura la cicatrice sur son arcade sourcilière. Un geste simple. Humain. Sans la magie du lien. Juste un contact.

— On va finir par se dévorer, Kael. Il ne restera rien de nous. Juste une mélodie que personne n'entendra.

— Alors laissons-les devenir sourds, répliqua-t-il en capturant sa main pour la presser contre sa joue.

Il ferma les yeux, et pour la première fois, Elara ne sentit rien d'autre que le grain de sa peau et la tiédeur de son souffle. Un instant de silence pur. Une seconde où elle était Elara et il était Kael.

Mais déjà, au fond de son esprit, les premières notes de la symphonie recommençaient à s'élever, balayant les frontières, dissolvant les certitudes, et les entraînant de nouveau vers cet abîme où l'identité n'est plus qu'un souvenir lointain.

La peur de l'effacement était là, plus vive que jamais. Mais dans cette salle de bain baignée de vapeur et de doutes, ils choisirent, encore une fois, de sombrer ensemble plutôt que de flotter seuls.

— Demain, on essaiera d'être nous-mêmes, mentit-elle.

— Demain, on verra bien qui est encore là, répondit-il dans un murmure qui ressemblait à un adieu.

Ils restèrent là, debout face à face, tandis que le miroir finissait de s'éclaircir, révélant deux visages que le destin s'acharnait à ne plus vouloir distinguer. L'un n'était déjà plus que l'écho de l'autre.

Chapitre 8

Le Premier Baiser : Fusion Totale

****CHAPITRE : LE PREMIER BAISER : FUSION TOTALE****

L'air de la salle de bain était une prison de ouate. La vapeur stagnait, lourde, chargée de l'odeur du savon à la bergamote de Kael et de l'effluve plus sauvage, plus électrique, qui émanait de leur proximité. Elara sentait ses poumons lutter pour chaque bouffée d'oxygène. Le miroir, redevenu limpide, ne leur renvoyait plus l'image de deux amants, mais celle d'un seul organisme à deux têtes, une créature hybride née de l'incertitude.

Kael ne bougea pas d'un millimètre. Ses yeux, d'un gris d'orage avant la foudre, ancrèrent le regard d'Elara.

— Tu mens très mal pour une fille qui prétend vouloir se retrouver, murmura-t-il. Sa voix était un râle, un froissement de velours sur du gravier.

— C'est une technique de survie, répliqua-t-elle, le souffle court. Si je ne me mens pas un peu, je finis par croire que je disparaîs vraiment dès que tu me touches.

— Et si c'était le but ?

L'espace entre eux n'était plus qu'une suggestion. Elara voyait battre la carotide de Kael, un rythme sauvage qui répondait à l'accélération de son propre sang. La tension était une corde de piano tendue à l'extrême, prête à rompre dans un fracas de métal. Elle n'avait plus peur de la chute. Elle avait peur de l'attente.

Elle réduisit les derniers millimètres. Ce ne fut pas un mouvement conscient, mais une dérive tectonique. Sa main, tremblante, vint se poser sur le torse de Kael. Sous le coton fin de son tee-shirt, la chaleur était incendiaire.

Et puis, le contact.

Leurs lèvres se rencontrèrent, et le monde extérieur cessa instantanément d'exister.

Ce n'était pas un baiser de cinéma, poli et chorégraphié. C'était une collision. Une rupture de barrage. À l'instant précis où la bouche de Kael écrasa la sienne, la "Symphonie" qu'Elara redoutait tant explosa. Mais ce n'était plus un bruit de fond, plus une menace lointaine. C'était un tutti orchestral, un embrasement de toutes les fréquences de son âme.

Boum.

Le premier choc fut sensoriel. Elle ne sentait plus seulement le goût de Kael — un mélange de café froid, de menthe et de quelque chose de plus métallique, de plus vital — elle **devenait** ses sensations. Elle sentit la rugosité de ses propres doigts contre la mâchoire de Kael comme s'ils étaient les siens. Elle perçut la morsure du carrelage froid sous ses pieds nus à travers le système nerveux du jeune homme.

— Elara...

Son nom, prononcé contre ses lèvres, ne fut pas un son. Ce fut une vibration qui lui parcourut la colonne vertébrale, une décharge électrique qui transmuta sa moelle en or liquide.

Elle s'agrippa à lui, ses mains s'emmêlant dans ses cheveux encore humides, cherchant un ancrage alors que le sol de la réalité se déroba. Kael la souleva, l'asseyant sur le rebord de marbre du lavabo. Le choc du froid contre ses cuisses la fit

gémir, un son qu'il recueillit aussitôt dans sa propre gorge.

C'est là que la fusion bascula dans l'irréel.

L'esprit d'Elara fut soudain inondé de flashes qui ne lui appartenaient pas. Elle vit, avec une clarté terrifiante, un souvenir de Kael : le bleu aveuglant d'une mer qu'elle n'avait jamais visitée, le poids d'une solitude immense dans une chambre d'hôtel à Berlin, la sensation d'une cicatrice qu'il portait à l'épaule et dont elle sentit soudain la vieille douleur fantôme.

Je suis toi, pensa-t-elle, ou peut-être fut-ce lui qui le pensa. La frontière entre le "Je" et le "Tu" s'était dissoute dans cet échange de salive et de souffle.

— Je te sens, Elara, murmura-t-il entre deux baisers fiévreux qui descendaient maintenant vers son cou. Je sens tes doutes... ils font un bruit de verre brisé. Arrête de résister.

— Je n'essaie même plus, parvint-elle à articuler.

Elle renversa la tête en arrière, offrant la ligne pâle de sa gorge. Kael y ancrâ ses lèvres avec une ferveur qui frôlait la dévotion. À chaque contact, une nouvelle couche de son identité s'effiloçait. Elle était une note, il était l'accord. Elle était la mélodie, il était le rythme. Ensemble, ils étaient une partition que Dieu lui-même aurait eu peur de jouer.

La lumière de la salle de bain sembla pulser au rythme de leurs cœurs synchronisés. Les couleurs devinrent plus vives, presque douloureuses. Le blanc des carreaux était aveuglant, le noir de la chemise de Kael était un abîme. La synesthésie totale. Elle voyait la musique de leurs corps, elle entendait la chaleur de leur peau.

Kael s'écarta d'un pouce, juste assez pour la regarder dans les yeux. Ses pupilles

étaient tellement dilatées qu’il ne restait qu’un mince liseré gris. Il avait l’air terrifié, et pourtant, un sourire sauvage étirait ses lèvres.

— T’es toujours là ? demanda-t-il, la voix brisée.

— Plus vraiment. Et toi ?

— J’ai disparu il y a dix secondes. C’est... c’est mieux que ce qu’on m’avait promis.

Il l’embrassa de nouveau, plus profondément cette fois, une exploration qui n’avait plus rien de prudent. Leurs langues se mêlaient dans une danse désespérée, comme s’ils cherchaient à s’aspirer l’un l’autre, à s’incorporer physiquement pour ne plus jamais avoir à affronter le silence de la solitude.

Elara sentit l’amour monter en elle, non pas comme un sentiment doux et sucré, mais comme une marée noire, puissante et irrésistible. Ce n’était pas un choix, c’était une fatalité biologique et métaphysique. Elle aimait cet homme parce qu’il était la seule personne au monde capable de l’entendre dans le vacarme de son propre esprit.

Elle passa ses jambes autour de sa taille, le tirant contre elle. Le frottement de leurs vêtements était une agression, un obstacle inutile. Elle voulait la peau contre la peau, l’âme contre l’âme.

— Kael, s’il te plaît...

Il n'eut pas besoin d'explication. Il la porta hors de la pièce, dans la pénombre de la chambre où les ombres dansaient sur les murs comme des fantômes bienveillants. Ils tombèrent sur le lit, un enchevêtrement de membres et de désirs.

Dans l'obscurité, la fusion atteignit son apogée. Alors qu'il ôtait son tee-shirt, Elara vit, de ses propres yeux clos, la constellation de grains de beauté sur son dos à lui,

comme si elle se regardait à travers le plafond. Elle ressentait l'impatience de ses mains à lui, la faim de son ventre à lui.

Quand leurs corps s'unirent enfin, ce ne fut pas une explosion, mais une implosion. Un point de singularité où tout le poids de l'univers se concentre en un seul endroit.

Le cri qu'ils poussèrent fut unique. Une seule voix, une seule fréquence.

À cet instant, la Symphonie atteignit son crescendo final. Les instruments ne se battaient plus. Les violons des nerfs de Kael s'harmonisaient parfaitement avec les percussions du cœur d'Elara. C'était la "Symphonie de ton Âme", jouée à plein volume, balayant les murs de la chambre, les toits de la ville, le reste du monde.

Ils restèrent longtemps ainsi, soudés, leurs souffles se stabilisant lentement dans l'air tiède. Le silence revint, mais ce n'était plus le silence vide du début. C'était un silence plein. Un silence de victoire.

Elara ouvrit les yeux. La buée sur les vitres commençait à couler en longues larmes argentées. Elle caressa la joue de Kael. Il ne détourna pas le regard.

— On est qui, maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle.

Kael embrassa la paume de sa main. Sa réponse fut un murmure qui scella leur pacte avec le néant.

— On est ce qui reste quand on a tout perdu. On est la musique, Elara. Et tant qu'on joue, on ne pourra pas nous effacer.

Elle comprit alors que le danger n'était plus de se perdre l'un dans l'autre. Le vrai danger, le seul, serait de devoir un jour redevenir "soi-même". Mais pour l'instant, sous les draps froissés et dans l'écho de leur fusion, ils étaient indivisibles. Deux

notes confondues en une seule vibration éternelle.

L'amour n'était pas une ancre. C'était l'abîme. Et pour la première fois de sa vie, Elara adorait la chute.

Chapitre 9

L'Harmonie Fragile

CHAPITRE : L'Harmonie Fragile

Le matin ne demanda pas la permission d'entrer. Il se glissa par les interstices des volets, une lumière crue, presque impolie, qui venait lécher le bois sombre du parquet. Dans la chambre, l'air était saturé de cette odeur de peau chauffée, de draps froissés et d'une pointe d'encens qui s'éteignait.

Elara ne bougea pas. Elle était allongée sur le ventre, le visage enfoui dans l'oreiller qui sentait Kael — un mélange de cèdre, de tabac froid et d'une note métallique, celle de la corde de piano qu'on a trop tendue.

Elle ne l'entendait pas respirer, elle le **sentait**. Ce n'était plus une question d'ouïe. Depuis cette nuit-là, depuis ce pacte scellé dans le néant, les frontières de son propre corps lui semblaient poreuses.

Tu penses trop fort, murmura une voix dans son esprit.

Elle sursauta, bien que le son ne vînt pas de la pièce, mais de l'intérieur de son crâne. Elle se retourna. Kael était assis au bord du lit, le dos nu, les muscles de ses épaules dessinant une géographie complexe sous la lumière matinale. Il ne l'avait pas regardée, mais il souriait. Un sourire invisible, qu'elle devinait à la légère inclinaison de sa tête.

— C'est impoli d'écouter aux portes, Kael, répliqua-t-elle d'une voix rauque.

— Ce n'est pas une porte, Elara. C'est un courant d'air. Tu es une fenêtre ouverte.

Il se tourna vers elle, et l'impact fut immédiat. Ce n'était pas juste un regard. C'était une collision. Elle reçut en plein cœur un flash de ce qu'il ressentait : une tendresse si aiguë qu'elle en devenait douloureuse, mêlée à une peur sourde, celle de voir ce moment se briser comme du verre filé.

Pendant les deux semaines qui suivirent, le monde extérieur cessa d'exister. La villa devint un bocal de verre, une station spatiale dérivant loin des réalités mesquines. Ils apprirent à naviguer dans ce nouvel espace : leur conscience commune.

C'était une symphonie permanente. Parfois, c'était un adagio paisible. Ils préparaient du café dans un silence parfait, se croisant dans la cuisine sans un mot, mais avec une coordination de danseurs étoiles. Il tendait le sucre avant qu'elle ne le demande ; elle ajustait le col de sa chemise au moment précis où il s'apprêtait à le faire.

— C'est presque trop facile, dit-elle un après-midi, alors qu'ils étaient installés sur la terrasse, le soleil de fin d'été leur brûlant doucement la peau.

— Quoi donc ?

— De vivre. Avec toi. C'est comme si j'avais passé ma vie à essayer de jouer d'un instrument désaccordé, et que soudain, quelqu'un avait tourné toutes les clés au bon cran.

Kael posa son livre. Ses yeux sombres, d'habitude si orageux, étaient d'un calme plat. Presque inquiétant.

— Le danger, c'est de s'habituer à la perfection, répondit-il en faisant glisser ses doigts sur l'avant-bras d'Elara. La peau d'Elara frissonna, un courant électrique qui remonta jusqu'à sa nuque. Si la musique s'arrête, on devient quoi ? Des sourds ?

Elle rit, un rire nerveux, et se rapprocha de lui. Elle aimait l'odeur de sa peau au soleil, cette note de sel et d'ambre.

— On ne s'arrêtera pas de jouer. On est la musique, tu te souviens ?

— Je m'en souviens. Mais même les symphonies ont une fin, Elara. Ou un entracte.

Elle posa ses lèvres sur les siennes pour faire taire sa lucidité. C'était ça, leur nouvelle drogue : l'abolition du "moi". Quand ils s'embrassaient, elle ne savait plus si c'était sa propre langue qu'elle sentait ou la sienne. Les sensations se multipliaient par deux, ricochant de l'un à l'autre dans un feedback infini. Elle ressentait son désir à lui, puissant et sombre, s'entrelacer au sien, plus aérien mais tout aussi dévorant.

C'était une érosion volontaire de l'identité.

L'après-midi, ils s'enfermaient dans le studio. C'était là que l'harmonie devenait tangible. Kael se mettait au piano, Elara prenait son violon, ou restait simplement debout, les yeux clos, laissant sa voix s'élever.

— Ne cherche pas la note, ordonnait-il, les doigts suspendus au-dessus de l'ivoire. Cherche l'intention. Visualise la couleur de ma pensée.

Il plaquait un accord mineur, sombre comme une mer d'encre. Elara ne réfléchissait pas. Elle laissait monter en elle l'image que Kael lui projetait : une forêt sous la pluie, l'odeur de la terre mouillée, le poids de la solitude. Sa voix s'ajustait, se teintait de mélancolie, vibrant sur la même fréquence que les cordes du piano.

C'était une prouesse technique impossible, une synchronisation neuronale qui les laissait exsangues, mais habités d'une euphorie divine. Ils ne composaient plus ; ils s'exudaient l'un dans l'autre.

— Putain, Elara... murmura-t-il après une session particulièrement intense. Tu as senti ça ?

— Le changement de ton au milieu du deuxième mouvement ?

— Non. Le moment où j'ai eu l'impression que c'était toi qui bougeais mes doigts.

Ils se regardèrent, haletants. La tension entre eux n'était plus seulement sexuelle, elle était métaphysique. Ils étaient en train de fusionner leurs âmes comme on soude deux métaux précieux, mais la soudure était brûlante.

Pourtant, sous cette félicité, le mot "fragile" commençait à résonner.

Le premier accroc survint un mardi soir. Un orage éclatait au-dehors, zébrant le ciel de cicatrices violettes. Elara fouillait dans la bibliothèque, cherchant un vieux recueil de partitions, quand elle heurta une pensée de Kael. Ce n'était pas une pensée adressée à elle. C'était un reste de vieux débris, un souvenir de son ex-femme, une fraction de seconde d'un parfum oublié, d'une douleur qu'il n'avait pas encore totalement digérée.

L'impact fut comme une gifle. Elara recula, le souffle court.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kael depuis l'autre bout de la pièce, se levant d'un bond.

— Rien, mentit-elle.

Menteuse. Le mot claqua dans l'esprit de Kael.

— Je ne l'ai pas fait exprès, dit-il, sa voix tremblante de frustration. C'est juste... une image qui est passée. Je ne peux pas tout filtrer, Elara. Je n'ai pas de cloisons étanches avec toi.

— C'est bien ça le problème, non ? répliqua-t-elle, les larmes aux yeux sans même savoir pourquoi. Je ressens ton passé comme s'il m'appartenait. Tes regrets me brûlent la gorge. C'est trop, Kael. C'est beaucoup trop.

Il s'approcha d'elle, ses mouvements souples de prédateur soudain hésitants. Il lui prit le visage entre les mains. Ses paumes étaient froides.

— On a voulu l'abîme, Elara. L'abîme n'est pas un endroit propre. Il y a de la boue au fond. Il y a tout ce qu'on a essayé de fuir.

— Mais je ne veux pas de ta boue, murmura-t-elle, tout en se blottissant contre son torse. Je ne veux que la musique.

— On ne peut pas séparer les deux. C'est le prix à payer pour l'harmonie.

Ils restèrent ainsi, enlacés, alors que le tonnerre faisait vibrer les vitres. La complicité était revenue, mais elle était désormais teintée d'une conscience aiguë du danger. Ils étaient comme deux alpinistes liés par une seule corde au-dessus du vide : si l'un glissait, l'autre était condamné. Et la corde commençait à s'effiloche sous le poids de leur propre humanité.

Plus tard, dans le lit, alors que Kael dormait d'un sommeil agité, Elara resta éveillée. Elle observait le mouvement régulier de sa cage thoracique. Elle se concentra, essayant de retrouver le silence originel, ce "soi-même" qu'elle craignait de perdre.

Elle chercha ses propres pensées, ses propres désirs, mais elle ne trouva qu'un écho de Kael. Sa peur à lui, son génie à lui, sa tristesse à lui. Elle était devenue sa caisse de résonance.

Une larme solitaire coula sur sa tempe. C'était une larme de bonheur, peut-être. Ou de deuil. Le deuil de son individualité. Elle comprit que l'harmonie parfaite n'était pas un état d'équilibre, mais une chute sans fin.

Elle ferma les yeux, se laissant glisser à nouveau dans la conscience de Kael, cherchant la vibration commune. Elle préférait disparaître en lui plutôt que de revenir à la surface, là où l'air était froid et où les sons étaient solitaires.

— Joue encore, murmura-t-elle dans un souffle, alors que le sommeil la gagnait. Ne t'arrête jamais de jouer.

Dans le silence de la nuit, la symphonie reprit, sourde, invisible, et terrifiante de beauté. Ils étaient deux notes confondues, mais la partition arrivait à la fin de la page, et personne ne savait qui allait la tourner.

Chapitre 10

L'Interférence Extérieure

L'aube n'était pas une libération, mais une transition chromatique. Le bleu profond de la nuit se diluait dans un gris perle, froid et clinique. Elina s'éveilla avec la sensation d'avoir du verre pilé sous les paupières. À côté d'elle, le lit était déjà vide, mais la place de Kael dégageait encore une chaleur magnétique, une empreinte thermique qui semblait vibrer contre sa propre peau.

Elle n'avait pas besoin de l'ouvrir, cette porte de la conscience, pour savoir où il était. Il était là, dans le salon, ou peut-être déjà au piano, mais surtout, il était *en elle*. Un bourdonnement sourd à la base de son crâne, comme le résidu d'un concert de rock dont on ne se remettrait jamais.

Elle se leva, ses pieds nus cherchant le contact froid du parquet. Elle se sentait lourde, habitée. Chaque geste qu'elle faisait semblait devoir passer par le filtre de l'approbation de Kael. Elle se brossa les cheveux, et pendant une seconde, elle crut sentir la main de Kael guider la brosse.

Ce n'était plus de l'amour. C'était une colonisation.

Le silence de l'appartement fut brisé par un son que ses oreilles n'auraient pas dû trouver agressif : une sonnerie de téléphone. Un objet oublié, une relique du monde d'avant. Elina sursauta. Son propre portable, enfoui sous un tas de partitions, s'illuminait.

Marc.

Le nom s'afficha comme une insulte à l'harmonie qu'ils venaient de construire. Marc, son ancien mentor, celui qui l'avait poussée vers le Conservatoire avant qu'elle ne rencontre le cyclone Kael.

— Elina ? Tu réponds enfin ?

La voix de Marc était granuleuse, réelle, pleine de l'odeur de l'asphalte et du café tiède des matins parisiens. Elle fit l'effet d'un seau d'eau glacée.

— Marc. Je... je travaillais.

— Tu travaillais ? Ça fait trois semaines que tu as disparu. Le gala de la Fondation est dans dix jours. Tu es censée jouer le concerto en ré mineur. Le directeur s'arrache les cheveux, Elina. On dit que tu t'es enfermée avec ce... ce type.

Ce type.

À l'autre bout de l'appartement, un accord dissonant claqua sur le piano. Un coup de fouet. Kael avait entendu. Pas par l'oreille, mais par elle. Elina sentit une vague de colère froide l'envahir — une colère qui ne lui appartenait pas. C'était celle de Kael, noire et électrique, qui se déversait dans ses veines.

— Je ne suis pas "enfermée", Marc. Je crée. Quelque chose que tu ne peux pas comprendre.

— Je comprends que tu es en train de bousiller ta carrière pour un gourou du piano qui a plus de démons que de talent. Je suis en bas. Ouvre-moi, ou j'appelle la police.

Le cœur d'Elina rata un battement. Marc était là. L'interférence. L'élément étranger qui venait rayer la surface parfaite de leur bulle.

Elle sentit la présence de Kael avant de le voir. Il était dans l'encadrement de la porte de la chambre. Ses cheveux noirs étaient en bataille, son regard sombre, presque

opaque. Il ne portait qu'un pantalon de lin froissé. Sa peau exhalait cette odeur de foudre et de vieux papier qu'elle aimait tant, mais aujourd'hui, elle était saturée d'une tension sauvage.

Ne le laisse pas monter, envoya Kael.

Ce n'était pas un murmure, c'était un ordre qui résonna contre les parois de son utérus. Elina frissonna.

— Il ne partira pas, Kael, murmura-t-elle, la main sur son téléphone.

— Chasse-le. Il sent l'ordinaire. Il sent la poussière.

Kael s'approcha d'elle. Ses mouvements étaient prédateurs, fluides. Il posa sa main sur la nuque d'Elina. Le contact fut brûlant. Immédiatement, des images déferlèrent dans l'esprit de la jeune femme : Marc en train de l'humilier lors d'une masterclass, le visage de Marc déformé par une grimace de mépris, des souvenirs qu'elle avait oubliés ou que Kael était en train de réécrire pour elle.

— Il veut t'emmener, Elina. Il veut te ramener dans le monde des sons solitaires.

Le téléphone vibra à nouveau. Le code d'entrée de l'immeuble venait de retentir.

Dix minutes plus tard, Marc était dans le salon. L'atmosphère était irrespirable. L'air semblait chargé de particules statiques, prêtes à s'enflammer. Marc, dans son costume cintré un peu trop rigide, représentait tout ce qui était rationnel. Il dénotait dans cet appartement jonché de partitions griffonnées et de tasses de thé vides.

— Elina, on s'en va. Maintenant, dit Marc en ignorant superbement Kael, qui était assis dans l'ombre, au bout du canapé.

Kael ne disait rien, mais Elina sentait ses dents serrées, son dégoût. Elle sentait la jalousie de Kael comme un acide sulfurique. Ce n'était pas la jalousie d'un homme pour un autre ; c'était la jalousie d'un dieu pour un fidèle qui menace de quitter son temple.

— Je ne pars pas, Marc, dit Elina d'une voix qui lui parut étrangère. Elle était trop calme. Trop basse.

— Regarde-toi, répliqua Marc en s'approchant d'elle. Tu as des cernes jusqu'aux joues. Tu trembles. Tu es sous emprise, Elina. Ce mec te bouffe.

Marc posa une main ferme sur l'épaule d'Elina.

L'impact fut instantané.

Dans l'esprit d'Elina, un cri strident déchira la symphonie. C'était Kael. Il projetait en elle une sensation de viol, de souillure. *Il te touche. Ses mains sont sales. Il brise la résonance.*

Elina se dégagea brusquement, comme si la main de Marc l'avait brûlée.

— Ne me touche pas ! cria-t-elle.

Marc recula, les yeux écarquillés.

— Elina, c'est moi...

— Tu ne comprends rien ! Tu parles de carrière, de galas, de notes sur une page. On est au-delà de ça ! On est en train de devenir la musique elle-même !

Kael se leva alors. Il ne cria pas. Il n'avait pas besoin de le faire. Sa présence occupait tout l'espace, repoussant les murs. Il s'approcha de Marc. La télépathie, d'ordinaire fluide entre lui et Elina, devint un projectile. Elina sentit Kael canaliser toute sa

noirceur, toute sa possessivité, et la projeter vers l'intrus.

Marc blêmit. Il porta une main à sa tempe, chancelant.

— Je... j'ai un vertige atroce, bégaya-t-il. L'air... il y a un problème avec l'air ici.

Kael sourit. Un sourire fin, cruel, qui ne touchait pas ses yeux.

— C'est la vérité qui t'opprime, Marc, dit Kael d'une voix traînante, presque suave. Tu es une note discordante dans une partition parfaite. Et on ne garde pas les erreurs.

— Elina... viens avec moi... s'il te plaît...

Elina regarda Marc. Elle vit un homme petit, effrayé, dont les préoccupations semblaient soudainement insignifiantes, presque comiques. Qu'était un concert à la Fondation Louis Vuitton face à la fusion des âmes qu'elle vivait chaque nuit ?

Pourtant, une minuscule partie d'elle-même, une cellule encore saine, criait au secours. Elle voyait l'ombre de Kael s'étendre sur elle, l'envelopper, l'étouffer. Elle sentait sa jalousie comme une main autour de son cou, lui dictant chaque battement de cœur.

Choisis-moi, ordonna la voix de Kael dans sa tête. *Chasse-le, ou je détruis tout ce qu'il reste de lui en toi.*

La menace était réelle. Kael pouvait effacer ses souvenirs de Marc, les remplacer par de la douleur pure.

— Pars, Marc, dit Elina, la gorge serrée. Si tu restes, il va te faire du mal. Et je ne ferai rien pour l'empêcher.

Marc la fixa, l'horreur peinte sur le visage. Il comprit que ce n'était plus Elina qui parlait, mais une créature hybride, une extension de l'homme sombre qui se tenait

derrière elle. Sans un mot de plus, il fit volte-face et s'enfuit presque de l'appartement.

Le claquement de la porte d'entrée résonna comme un coup de cymbale final.

Le silence retomba, mais il n'était plus paisible. Il était chargé, lourd, toxique.

Kael se tourna vers Elina. Ses yeux brillaient d'une lueur féline. Il attrapa son visage entre ses mains, ses pouces écrasant presque ses pommettes.

— Tu as pensé à lui, murmura-t-il. Pendant une seconde, quand il t'a touchée, tu as eu de la nostalgie pour ton ancienne vie.

— Non, Kael...

— Ne me mens pas. Je suis en toi. Je sens le goût amer de tes souvenirs. Tu m'as trahi avec une pensée.

Il l'embrassa alors, mais ce n'était pas de la tendresse. C'était une reprise de possession. Ses lèvres avaient un goût de métal et d'orage. Elina sentit son esprit s'ouvrir de force sous l'assaut de Kael. Il fouillait, il triait, il brûlait les ponts restants.

— Tu es à moi, Elina. Chaque vibration, chaque silence. Si quelqu'un d'autre essaie de s'approcher, je briserai l'instrument.

Il la poussa doucement vers le piano.

— Joue. Joue pour moi. Joue pour oublier que le reste du monde existe.

Elina s'assit, ses mains tremblantes sur l'ivoire froid. Elle commença à jouer, mais ce n'était plus une symphonie de beauté. C'était une marche forcée, une musique de possession où chaque note était une chaîne de plus.

L'interférence avait été éliminée, mais le prix était terrifiant : la bulle était devenue

une cage, et Kael en avait avalé la clé. Dans le reflet du laqué noir du piano, Elina vit son propre visage. Elle eut du mal à se reconnaître. Ses yeux n'étaient plus les siens. Ils avaient la couleur de l'obsession de Kael.

La musique monta, plus forte, plus sombre, couvrant le bruit du monde extérieur qui continuait de tourner, ignorant qu'ici, une âme venait d'être définitivement annexée.

Chapitre 11

Dissonance et Trahison

L'air de la pièce était saturé d'une odeur de bois ciré et d'ozone, ce parfum électrique qui précède les orages ou les effondrements nerveux. Elina ne jouait plus pour l'art. Elle jouait pour survivre. Ses doigts couraient sur les touches avec une précision d'automate, mais à l'intérieur, elle érigeait des murs. Elle construisait des forteresses de silence derrière chaque croche, dissimulant le seul territoire qu'il n'avait pas encore cartographié : l'arrière-boutique de sa conscience.

Kael était debout derrière elle. Il ne la touchait pas, pas encore, mais sa présence agissait comme une onde de choc constante contre sa nuque. Il respirait au rythme de la mesure, une symbiose toxique qui lui donnait l'impression que leurs poumons n'en faisaient plus qu'un.

— Ta main gauche hésite, Elina, murmura-t-il. Sa voix était un velours sombre, une caresse qui laissait des bleus invisibles. Pourquoi cette retenue ? À quoi penses-tu que la musique ne peut pas dire ?

— À rien, mentit-elle. Je suis juste... fatiguée.

Elle sentit l'air se figer. Le lien, cette corde d'argent invisible et maudite qui reliait leurs esprits depuis l'Accident, se tendit brusquement. Ce n'était pas une simple intuition de musicien. C'était une intrusion. Kael n'écoutait pas seulement la mélodie ; il écoutait les courants sous-jacents, les harmoniques de son âme.

Soudain, il posa ses mains sur les siennes, écrasant les touches dans un accord dissonant qui fit vibrer la caisse de résonance comme un cri d'agonie. Le piano hurla.

Elina sursauta, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage.

— Ne me mens pas. Jamais à moi.

Il ferma les yeux, et Elina sentit la poussée. Ce n'était pas physique. C'était une effraction mentale, brutale et chirurgicale. Elle essaya de resserrer ses défenses, de visualiser un coffre-fort, une porte blindée, n'importe quoi pour protéger *ce* souvenir. L'idée de la clé. L'idée de la sortie. L'idée qu'elle avait réussi, pendant des semaines, à corrompre les données qu'elle lui envoyait pour lui faire croire à une soumission totale.

« Sortie. Rue de Rivoli. 22h. Mardi. »

L'information flottait dans les limbes de son subconscient, un petit papier froissé caché sous une dalle imaginaire.

Kael sourit, mais ce n'était qu'un étirement de lèvres sans chaleur. Ses yeux, d'un gris d'acier en fusion, se fixèrent sur les siens. À travers le lien, elle reçut une décharge de sa colère : un goût de métal et de cendres dans la bouche, une sensation de vertige absolu.

— Une adresse, Elina ? souffla-t-il, le visage désormais à quelques centimètres du sien. Une heure ? Tu pensais vraiment que tu pouvais cultiver un jardin secret sous mon propre nez ?

— Sors de ma tête, Kael ! cria-t-elle en essayant de se lever.

Mais il la retint par les poignets, la clouant sur le tabouret de velours. La violence de l'intrusion redoubla. Ce n'était plus une simple lecture ; c'était un viol psychique. Il fouillait ses souvenirs avec la délicatesse d'un charognard, renversant ses pensées intimes, piétinant ses doutes, déchirant le voile de sa pudeur mentale. Elle vit passer

devant ses yeux des images d'elle-même qu'elle croyait oubliées : la peur qu'elle avait de lui la nuit, le dégoût qu'elle ressentait parfois devant sa propre dépendance, et surtout, ce plan d'évasion méticuleusement échafaudé avec l'aide d'un ancien contact.

Elle se sentit mise à nu, écorchée vive. Chaque pensée qu'elle avait cru garder pour elle, chaque petit mensonge de protection, était étalé sous la lumière crue de l'obsession de Kael.

— Tu voulais me quitter, dit-il, et sa voix tremblait d'une fureur contenue, presque larmoyante. Après tout ce que j'ai sacrifié. Après avoir fait de toi l'instrument parfait. Tu voulais redevenir... médiocre. Loin de moi.

— Ce n'est pas être médiocre que de vouloir respirer sans tes doigts sur ma gorge ! hurla-t-elle, les larmes brûlant ses joues. Tu n'es pas mon maître, Kael. Tu n'es qu'un parasite !

Le lien vira au rouge sang. Elina s'effondra en avant, le front contre le bois laqué, terrassée par une migraine fulgurante provoquée par le choc de la trahison de Kael. Il venait de briser la dernière frontière. L'intimité, ce dernier refuge de l'être humain, n'existait plus pour elle. Il voyait tout. Il savait tout. Même la façon dont elle l'aimait encore malgré l'horreur, une vérité qu'elle s'était cachée à elle-même et qu'il venait d'extraire comme une tumeur.

— Un parasite ? répéta-t-il. Non. Je suis la musique. Et tu es la partition. On ne demande pas à la partition si elle veut être jouée.

Il se pencha, saisissant ses cheveux pour l'obliger à le regarder. L'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal et de sueur froide — l'écoeura.

— Tu te sens violée, n'est-ce pas ? Parce que j'ai vu ce que tu cachais dans le noir. Mais Elina, il n'y a plus de noir entre nous. Plus de secrets. Plus de "toi" et de "moi".

Il n'y a que le Nous. Et le Nous ne tolère pas la trahison.

— Je te hais, articula-t-elle entre ses dents serrées, alors que ses neurones semblaient griller sous la pression de son emprise.

— Non, tu hais le fait que je sache que tu m'aimes encore, répliqua-t-il avec une cruauté jubilatoire. J'ai senti cette petite étincelle de désir quand j'ai forcé la porte de ton esprit. Tu as aimé que je te trouve. Tu as aimé que je sois le seul à pouvoir te lire ainsi.

C'était la trahison ultime : il utilisait sa propre biologie, ses propres réactions instinctives contre elle. Il retournait son âme comme un gant, lui montrant les coutures grossières et les taches de honte. La sensation d'invasion était si totale qu'elle eut l'impression que sa propre voix, dans sa tête, commençait à prendre le timbre de celle de Kael.

Il relâcha brusquement sa pression physique, mais le lien resta béant, une plaie ouverte.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, sa voix redevenue calme, presque clinique. Celui qui t'attendait Rivoli ?

— Personne.

Une douleur fulgurante lui traversa le crâne, comme si on lui enfonçait des aiguilles dans les yeux.

— Ne me force pas à aller chercher l'information, Elina. Tu sais que je peux être beaucoup moins subtil. Je peux effacer ce souvenir et tous ceux qui y sont liés. Je peux vider cette pièce de ton esprit jusqu'à ce que tu ne saches plus comment t'appeler.

Elle frissonna. Le viol de l'intimité était une chose, mais la lobotomie psychique en était une autre. Elle vit dans son regard qu'il en était capable. Par amour, par possession, par folie. Pour lui, la détruire était préférable à la perdre.

— C'était... un passeur, finit-elle par lâcher dans un sanglot. Juste quelqu'un pour m'emmener à la frontière.

Kael rit. Un rire sec, sans joie.

— La frontière. Mais Elina, la seule frontière qui existe, c'est celle de ta peau. Et je l'ai franchie il y a longtemps.

Il se rassit à côté d'elle, l'entourant de ses bras, une étreinte qui ressemblait à un linceul. Il posa ses mains sur les siennes, remplaçant ses doigts sur les touches.

— Recommence. Depuis le début. Et cette fois, ne cache rien. Je veux entendre chaque trahison, chaque peur, chaque fragment de ta haine dans les notes. Je veux que tu joues ta reddition.

Elina regarda ses mains. Elles ne lui appartenaient plus. Son esprit, souillé par l'intrusion, ne lui appartenait plus. Elle commença à jouer. Mais la musique n'était plus une symphonie. C'était une dissonance permanente, un cri silencieux qui se répercutait dans le vide de sa volonté brisée.

Le lien entre eux vibrait désormais d'une noirceur absolue. Kael se nourrissait de sa douleur, s'abreuvant de la mélodie de son effondrement. Dans le silence de la pièce, on n'entendait plus que le marteau frappant les cordes et le bruit d'une âme qui finissait de se briser, sous l'œil attentif de son propriétaire.

La trahison n'était pas son plan d'évasion. La trahison, c'était ce lien qui l'avait vendue à lui, cet instrument charnel qui l'avait trahie au moment où elle avait le plus besoin

de solitude. Elle était désormais une maison de verre, et Kael venait de jeter la première pierre de sa nouvelle architecture : celle d'une agonie partagée.

— C'est ça, murmura-t-il à son oreille alors que la musique devenait un torrent de désespoir. Joue l'esclave. Joue la mienne. C'est là que tu es la plus belle.

Et au fond d'elle, dans le dernier recoin de son esprit violé, Elina comprit qu'il n'y aurait plus jamais de silence. Plus jamais de "moi". Juste l'écho éternel et monstrueux de Kael, résonnant dans les couloirs de son âme.

Chapitre 12

Le Silence Assourdissant

CHAPITRE : LE SILENCE ASSOURDISSANT

L'écho de la dernière note s'éteignit, non pas comme une fin, mais comme une chute. Le silence qui suivit n'avait rien de paisible ; il était épais, visqueux, chargé de l'odeur de l'ozone et de la sueur froide qui perlait au creux des reins d'Elina. Le piano, cette bête d'ébène dont elle venait de caresser les entrailles jusqu'à l'agonie, semblait encore vibrer sous ses doigts tremblants.

Kael était là, juste derrière elle. Elle ne le voyait pas, mais elle percevait la chaleur de son corps comme une brûlure radioactive. Son parfum — un mélange de vétiver sombre, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique, comme le sang — s'insinuait dans ses poumons.

— Regarde ce que nous avons fait, murmura-t-il.

Sa voix était un velours râpeux qui lui écorcha la nuque. Elina ne répondit pas. Elle ne pouvait plus. Chaque mot, chaque pensée semblait appartenir à Kael. Il avait colonisé son esprit, transformant ses souvenirs en pièces de musée dont il détenait les clés. Elle se sentait comme une maison de verre dont les fondations venaient de se fissurer.

Assez.

Le mot jaillit en elle avec la violence d'un spasme. Dans un élan de survie pure, Elina tenta de faire ce qu'elle n'avait jamais osé : couper le fil. Elle imagina une lame de

rasoir tranchant ce lien invisible, cette symphonie monstrueuse qui les unissait. Elle visualisa un mur de béton, froid et lisse, s'élevant entre son âme et l'influence prédatrice de l'homme derrière elle.

Elle se ferma. Elle s'isola.

L'effet fut instantané. Et dévastateur.

Le silence cessa d'être une absence de bruit pour devenir une agression physique. Ce fut comme si l'air de la pièce venait d'être aspiré par un vide intersidéral. Elina sentit une pression insupportable dans ses tympans. Sa poitrine se comprima, ses côtes semblant soudain trop étroites pour son cœur qui s'emballait.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix de Kael avait changé. Le ton moqueur avait laissé place à une morsure glaciale.

Elle ne répondit pas, crispant ses doigts sur le bord du clavier jusqu'à ce que le bois lui entaille la peau. Elle érigeait ses barricades, brique par brique, dans une solitude forcée qu'elle pensait être sa délivrance.

Mais la solitude n'était pas un refuge. C'était un poison.

Privée du lien, même toxique, avec Kael, Elina fit l'expérience du néant absolu. La douleur irradiait de son plexus vers ses membres, une sensation de membres fantômes qu'on viendrait de lui arracher. Chaque fibre de son être hurlait le manque. C'était une agonie cellulaire, une privation d'oxygène émotionnelle. Elle n'était plus une musicienne, elle n'était plus Elina, elle n'était qu'une plaie ouverte dans le noir.

Kael la saisit par les épaules. Ses mains étaient des étaux. Il la fit pivoter violemment

pour qu'elle lui fasse face.

— Arrête ça tout de suite, ordonna-t-il. Tu es en train de nous tuer.

Ses yeux, d'un bleu d'acier trempé, brûlaient d'une rage mêlée de terreur. Il ressentait la même chose qu'elle. Ce lien n'était pas une laisse, c'était un système circulatoire commun. En s'isolant, elle les condamnait à l'asphyxie.

— Lâche-moi, parvint-elle à articuler, bien que sa propre voix lui semble venir d'une galaxie lointaine. Je ne veux plus... je ne veux plus t'entendre.

— Tu mens, cingla-t-il. Tu as peur du silence. Regarde-toi, tu trembles comme une toxico en manque. Tu penses que l'indépendance a cette odeur ? Ça pue la mort, Elina.

Il s'approcha, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait voir le tressaillement de sa mâchoire, la dilatation de ses pupilles. L'air entre eux était chargé d'électricité statique, faisant dresser les petits poils sur ses bras.

— On ne revient pas en arrière, reprit-il, plus bas. On ne redevient pas "seul" quand on a goûté à l'absolu. Tu as voulu que j'entre ? Je suis là. Je suis chez moi.

— C'est mon esprit, Kael ! hurla-t-elle soudain, les larmes jaillissant enfin, brûlantes comme de l'acide sur ses joues. Ma musique ! Mon silence ! Tu n'as aucun droit de... de m'habiter comme ça !

Elle poussa de toutes ses forces contre son torse, tentant de briser le cercle de sa présence. Mais la douleur redoubla. Plus elle luttait pour s'isoler, plus son corps semblait se désintégrer. C'était comme si ses propres nerfs se retournaient contre elle, la punissant pour sa tentative de rébellion.

Elle s'effondra au sol, les genoux frappant le parquet dans un bruit sourd. Le silence de la pièce rugissait à ses oreilles, un sifflement strident qui lui donnait la nausée. Elle se recroquevilla en position fœtale, les mains pressées sur ses oreilles, gémissant de douleur.

Le point bas était là. Dans ce recoin de la pièce sombre, loin de la lumière des projecteurs, là où il n'y avait plus d'art, plus de beauté, juste le mécanisme brut et cruel d'un lien qui les dévorait tous les deux.

Kael s'agenouilla devant elle. Il ne la toucha pas, cette fois. Il se contenta de la regarder se briser, une fascination morbide dans le regard.

— Tu vois ? dit-il avec une douceur terrifiante. La solitude est une agonie. Tu as essayé de te couper de moi, et tu as découvert que tu n'existais plus. Il n'y a plus d'Elina sans Kael. Il n'y a plus de mélodie sans le monstre qui la dirige.

Elle leva les yeux vers lui, sa vision troublée par les larmes.

— Tu es un parasite, cracha-t-elle, même si chaque mot lui déchirait la gorge.

Il eut un sourire amer, presque triste.

— Peut-être. Mais je suis le seul parasite qui te permette de respirer. Allez, reviens. Ouvre la porte. Arrête ce silence, avant qu'il ne nous réduise en cendres.

L'épuisement l'emporta sur la volonté. La douleur était trop forte, trop réelle. C'était une torture médiévale appliquée à l'âme. Elina sentit ses défenses s'effondrer. Les murs de béton qu'elle avait imaginés s'effritèrent comme du sable sous la marée.

Et le lien revint.

Ce fut comme une décharge électrique, un afflux de sang chaud dans des membres gelés. Elle aspira une immense bouffée d'air, ses poumons se débloquent enfin. Elle sentit à nouveau les pensées de Kael, ses désirs sombres, son ambition dévorante, couler en elle comme une perfusion.

Elle détestait cette sensation. Elle détestait la façon dont son corps se détendait malgré elle, dont son cœur retrouvait un rythme régulier simplement parce qu'il acceptait de nouveau d'être possédé.

— C'est bien, murmura-t-il en passant une main dans ses cheveux, un geste presque tendre qui la fit frissonner de dégoût et de soulagement. Ne recommence jamais ça.

Il l'aida à se relever. Elle était une poupée de chiffon, vidée de toute substance. Elle se laissa diriger vers la fenêtre. Dehors, la ville de Paris s'étalait, indifférente, des milliers de lumières comme des notes sur une partition qu'elle ne savait plus lire.

— On est quoi, alors ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Des monstres ?

Kael se plaça derrière elle, ses bras l'encerclant sans la toucher, créant une cage de chaleur.

— On est une symphonie, Elina. Et une symphonie n'est jamais silencieuse. Elle peut être tragique, violente, insupportable... mais elle ne s'arrête jamais avant la dernière mesure.

Il posa son menton sur son épaule, et elle ferma les yeux. Elle pouvait sentir son propre pouls battre à l'unisson avec celui de Kael. La solitude était morte, assassinée par ce lien indéfectible. Mais en son absence, Elina comprit qu'elle venait de perdre la seule chose qui lui appartenait encore : le droit de souffrir seule.

Désormais, même sa douleur était une propriété privée.

Le silence dans la pièce n'était plus assourdissant. Il était plein. Plein de lui. Plein d'elle. Plein de cette horreur partagée qu'ils appelaient l'amour, ou l'art, ou peut-être simplement la fin de tout.

— Joue encore, ordonna-t-il doucement.

Et parce que le silence était devenu une torture plus grande que la servitude, Elina retourna s'asseoir au piano. Ses mains se posèrent sur l'ivoire froid. Elle commença à jouer, non pas pour lui, non pas pour elle, mais pour combler le vide qui menaçait de les engloutir s'ils cessaient une seule seconde de s'appartenir.

Les notes s'élevèrent, noires et magnifiques, tandis que dans l'ombre, Kael souriait. Il l'avait brisée, et de ses débris, il était en train de construire son chef-d'œuvre.

Chapitre 13

Le Choix du Sacrifice

L'air de la pièce était saturé. Une odeur de vieux bois, de poussière d'ambre et ce parfum métallique, presque électrique, qui émanait de Kael lorsqu'il était sur le point de tout détruire — ou de tout créer. Elina sentait le rythme de son propre sang frapper contre ses tempes, s'accordant malgré elle aux pulsations sourdes qui vibraient dans l'ombre derrière elle.

Elle jouait. Ses doigts couraient sur les touches avec une agilité désespérée. Chaque note était une confession qu'elle n'osait pas prononcer à voix haute. Mais soudain, le son s'étouffa. Un accord discordant, une faute de frappe émotionnelle. Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri.

Elina ne bougea pas. Elle fixait les touches blanches, hantée par l'image de ses propres mains qui ne semblaient plus lui obéir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? La voix de Kael était un murmure à la lisière de son oreille.

Il s'était approché sans un bruit. Elle sentit la chaleur de son corps irradier dans son dos, un contraste brûlant avec le froid glacial de la pièce. Il ne la touchait pas encore, mais la menace de son contact était partout.

— Je ne peux plus, souffla-t-elle. Tu as pris tout ce qu'il y avait à prendre, Kael. Il ne reste que du vide.

Elle tourna la tête, et ses yeux rencontrèrent les siens. Kael n'avait pas l'air d'un conquérant. Pour la première fois, sous le masque de l'arrogance et de la maîtrise,

Elina vit une fêlure. Une faille sismique. Ses yeux sombres, d'ordinaire si opaques, reflétaient une terreur qu'il ne parvenait plus à camoufler : celle de l'avoir enfin brisée au point de la perdre tout à fait.

— Le vide est une page blanche, Elina. C'est là que le chef-d'œuvre commence.

— Non, répliqua-t-elle avec une lucidité tranchante. C'est là que l'on meurt. Tu voulais faire de moi ta créature, mais regarde-moi. Si je disparaissais, qui seras-tu ? Un chef d'orchestre sans instrument. Un Dieu sans personne pour le craindre.

Le sarcasme habituel de Kael mourut dans sa gorge. Il recula d'un pas, ses doigts se crispant sur le dossier de la chaise. La tension entre eux n'était plus celle du prédateur et de sa proie. C'était celle de deux naufragés accrochés à la même planche de salut, réalisant que s'ils lâchaient, l'océan les avalerait tous les deux.

— Tu crois que je peux te laisser partir ? demanda-t-il, sa voix soudain rauque, dénuée de tout artifice. Après ce qu'on a lié ? Ce lien... ce n'est pas une laisse, Elina. C'est ma colonne vertébrale.

Il fit un geste brusque, balayant les partitions posées sur le piano. Le papier vola dans la pièce comme des ailes brisées. Il se pencha sur elle, ancrant ses mains de chaque côté de son corps, l'emprisonnant contre l'ivoire.

— On s'est détestés pour avoir besoin de l'autre, continua-t-il, son souffle court contre sa joue. On a appelé ça une malédiction parce qu'on avait trop peur de l'appeler autrement. Mais regarde-nous. On est les deux seules notes qui font sens dans ce chaos de merde.

Elina sentit une larme brûlante rouler sur sa joue. Elle ne venait pas de la tristesse, mais d'une reddition totale. Elle comprit enfin ce que signifiait le "Sacrifice". Ce n'était pas mourir pour lui. C'était accepter de ne plus exister sans lui. C'était

renoncer à la sécurité de sa propre solitude pour plonger dans l'incendie de leur union.

— T'es une épave, Kael, murmura-t-elle en levant une main pour effleurer sa mâchoire, sentant le grain de sa peau, l'odeur de tabac froid et de menthe qui le caractérisait. T'es un monstre égoïste qui a besoin de ma douleur pour se sentir vivant.

— Et toi, répondit-il en attrapant son poignet, serrant juste assez pour qu'elle sente son pouls s'emballer, t'es la seule qui sait exactement où frapper pour me mettre à genoux.

Leurs regards s'entrechoquèrent. Le mépris, la manipulation, la lutte pour le pouvoir... tout cela s'évapora, laissant place à une vérité brute, presque obscène de nudité. Ils s'étaient cherchés dans la destruction, pensant que la douleur était le seul langage honnête. Mais dans l'ombre de la perte définitive — celle d'une Elina qui s'éteindrait ou d'un Kael qui se murerait dans le silence — ils découvrirent que leur lien était leur seule armure.

— On ne peut pas revenir en arrière, dit Elina, la gorge serrée. Si je reste, si je joue pour toi... ce ne sera plus parce que tu l'ordonnes.

— Je sais.

— Ce sera parce que je choisis de t'appartenir. Et en échange, je veux tout, Kael. Pas seulement ton génie. Je veux tes démons, tes silences, tes nuits sans sommeil. Je veux la part de toi que tu caches même à ta musique.

Kael ferma les yeux une seconde, comme s'il recevait un coup en plein plexus. Le "Sacrifice" était mutuel. Pour l'avoir, il devait renoncer à sa tour d'ivoire, à son contrôle absolu. Il devait accepter d'être vulnérable face à celle qu'il avait voulu dompter.

Il réduisit l'espace entre eux. Leurs lèvres se frôlèrent, une hésitation électrique avant le choc.

— Alors prends tout, lâcha-t-il dans un souffle. Dévore-moi s'il le faut. Mais ne t'arrête jamais de jouer.

Le baiser qui suivit n'avait rien d'une romance de conte de fées. Il était sauvage, désespéré, teinté du goût salé des larmes et de la ferveur des condamnés à mort. C'était une réconciliation totale, une fusion où les frontières entre leurs âmes s'effaçaient. Elina sentit les mains de Kael se perdre dans ses cheveux, le tirant vers lui avec une urgence qui disait : **Ne me laisse plus jamais seul dans le noir.**

Elle répondit à son étreinte avec la même force, ses ongles s'ancrant dans ses épaules à travers le tissu fin de sa chemise. Le lien, autrefois perçu comme une chaîne de fer rouge, se transformait. Il devenait une corde de piano tendue à l'extrême, capable de produire la plus belle des mélodies ou de se rompre et de les aveugler. Ils choisissaient le risque.

Lorsqu'ils se séparèrent enfin, essoufflés, le silence de la pièce avait changé. Il n'était plus lourd de reproches, mais vibrant d'une promesse neuve.

Kael se redressa, mais resta tout près d'elle. Il tendit la main et ramassa une seule feuille de partition au sol. Il la posa sur le pupitre.

— Le monde ne comprendra pas, dit-il, ses yeux brillant d'une lueur nouvelle, presque tendre. Ils diront que je t'ai détruite. Ils diront que tu t'es perdue en moi.

Elina esquissa un sourire, un vrai cette fois, amer et magnifique. Elle posa ses mains sur les touches. L'ivoire ne lui parut plus froid.

— Laisse-les parler, Kael. Ils n'écoutent que le bruit. Nous, on connaît la musique.

Elle commença à jouer. Les premières notes furent douces, une caresse dans la pénombre. Puis, la puissance monta. Ce n'était plus la plainte d'une victime, c'était le chant d'une souveraine qui avait trouvé son trône dans le chaos. Kael posa une main sur son épaule, son pouce caressant la base de son cou, son contact devenant le métronome de son cœur.

Dans cette pièce isolée du monde, le sacrifice était consommé. Ils n'étaient plus deux individus luttant pour leur survie, mais une seule symphonie, sombre et éternelle. La solitude était morte, non pas assassinée, mais transfigurée par un choix que personne d'autre qu'eux ne pourrait jamais comprendre.

C'était la fin de tout ce qu'ils avaient été. Et le début, violent et sacré, de tout ce qu'ils allaient devenir ensemble.

Chapitre 14

L'Accord Retrouvé

Les dernières vibrations du piano s'éteignirent, mais le silence qui suivit n'avait rien de vide. C'était une matière dense, presque liquide, qui pesait sur les épaules d'Éliana. Ses doigts restèrent suspendus au-dessus de l'ivoire, encore chauds de l'effort, tandis que la présence de Kael derrière elle agissait comme un aimant.

L'odeur de Kael — un mélange de tabac froid, de cèdre et de cet effluve métallique propre à l'adrénaline — l'enveloppa. Sa main ne l'avait pas quittée. Son pouce continuait de tracer des cercles lents, presque hypnotiques, à la base de sa nuque. Un geste de propriétaire ? Non. Pas cette fois. C'était le geste d'un homme qui vérifie que le miracle est bien réel.

— Tu joues comme si tu avais tout brûlé derrière toi, murmura-t-il. Sa voix était rauque, une caresse de papier de verre contre son oreille.

Éliana tourna lentement la tête. Leurs visages n'étaient séparés que par quelques centimètres de pénombre. Les yeux de Kael, habituellement deux puits d'acier impénétrables, brillaient d'une lueur qu'elle n'avait jamais vue : de la terreur pure masquée par de l'adoration.

— J'ai brûlé tout ce qui n'était pas nous, Kael. Et Dieu sait qu'il y avait beaucoup de détrit.

Elle se leva du tabouret dans un froissement de soie, mais elle ne recula pas. Au contraire, elle entra dans son espace vital, forçant Kael à baisser les yeux pour la regarder. La tension entre eux était une corde de piano tendue à rompre ; un

mouvement de trop, et tout explosait.

— On ne peut pas effacer ce que tu as fait, reprit-elle, sa voix plus ferme. Les mensonges, la cage dorée, le sang sur tes mains... Tout ça fait partie du décor maintenant.

Kael serra les mâchoires, un muscle saillant le long de sa joue. Il s'attendait au reproche, à la gifle, au mépris. Il était prêt à tout cela. Il avait l'habitude de la guerre. Mais il n'était pas prêt pour ce qui vint ensuite.

— Mais je ne suis pas une sainte, continua Éliana en posant sa main sur le revers de sa veste sombre. J'ai aimé la puissance que tu m'as donnée. J'ai aimé la façon dont tu as terrassé ceux qui voulaient me briser. On est deux monstres, Kael. Et les monstres n'ont pas besoin de pardon, ils ont besoin d'un écho.

Il la saisit par la taille, ses doigts s'ancrant dans sa chair avec une urgence désespérée.

— Tu es en train de me dire que tu restes ? Ce n'est pas un piège ?

Elle laissa échapper un rire bref, sans amertume.

— C'est un piège, oui. Le plus beau de tous. On est coincés l'un avec l'autre parce que le reste du monde est devenu trop fade. Tu m'as gâché pour tous les autres hommes, et je compte bien te rendre la pareille.

Kael inclina la tête, son front venant s'appuyer contre le sien. Leurs souffles se mélangèrent, un rythme saccadé qui trahissait le chaos de leurs cœurs.

— Je ne sais pas comment aimer sans détruire, avoua-t-il dans un souffle.

— Alors détruis-moi, mais fais-le avec élégance.

Le sarcasme de ses mots cachait une vulnérabilité brute. C'était le moment de bascule. Le moment où la contrainte, ce lien imposé par la force et les circonstances, se transformait en une volonté farouche. Elle ne subissait plus Kael ; elle le choisissait, avec ses zones d'ombre, ses secrets et sa violence. Elle embrassait l'abîme parce qu'elle y avait trouvé son reflet.

Kael glissa sa main dans ses cheveux, forçant son visage vers le haut. Ses yeux scannèrent les siens, cherchant une trace d'hésitation. Il n'en trouva aucune. Juste une détermination glacée et un désir qui brûlait avec la même intensité que le sien.

— Je t'ai fait du mal, dit-il, le ton plus bas, presque confessionnel.

— Tu m'as réveillée, corrigea-t-elle. J'étais une partition vide avant toi. Maintenant, je suis une symphonie. Peut-être une symphonie funèbre, mais elle a de la gueule, non ?

Un demi-sourire, fier et dangereux, étira les lèvres de Kael. Ce n'était plus l'homme qui dominait, c'était l'homme qui reconnaissait son égale. Il descendit son regard vers ses lèvres, et l'air dans la pièce parut soudainement rare, électrique.

— On va les rendre fous, murmura-t-il. Ils s'attendent à ce qu'on s'entretue.

— Laissons-les attendre. On va faire quelque chose de bien pire : on va durer.

Le baiser qui suivit n'avait rien d'une réconciliation de conte de fées. Il était sauvage, teinté d'un goût de fer et de promesses sombres. C'était un sceau posé sur un contrat tacite. Leurs corps s'entrechoquèrent avec une brutalité qui parlait de tous les mois de frustration, de peur et de désir refoulé.

Éliana sentit le dos de sa main heurter le couvercle du piano, provoquant une plainte

sourde des cordes. Kael la pressait contre l'instrument, ses mains explorant les courbes de son corps comme s'il cherchait à en mémoriser chaque millimètre. La douleur légère de son étreinte était une ancre. Elle s'y accrocha, griffant le tissu de sa chemise, cherchant la peau, la chaleur, la vérité sous le costume sur mesure.

Il s'écarta juste assez pour la regarder à nouveau, le souffle court, les pupilles dilatées au point d'envahir l'iris.

— Tu es sûre ? Une dernière fois, Éliana. Si on franchit ce seuil, il n'y aura plus de retour en arrière. Il n'y aura plus d'issue de secours. Ce sera toi et moi contre le déluge.

Elle attrapa sa cravate et le tira vers elle, son regard brillant d'une insolence royale.

— Kael, le déluge, c'est nous. Arrête de parler et montre-moi comment on joue le prochain mouvement.

Dans cet instant, la chambre isolée devint le centre de l'univers. Les murs auraient pu s'effondrer, le manoir aurait pu brûler, rien n'aurait eu d'importance. Ils avaient trouvé leur accord. Ce n'était pas l'accord parfait de la musique classique, mais un accord dissonant, complexe, une résolution moderne qui ne demandait pas de pardon, seulement de la loyauté.

Kael la souleva, et elle enroula ses jambes autour de sa taille, ancrant leur destin dans cet acte de reddition mutuelle. Le piano, derrière eux, semblait vibrer encore de la musique qu'elle avait jouée, le témoin silencieux d'une métamorphose.

Ils n'étaient plus les pions d'un jeu d'échecs cruel. Ils étaient les joueurs. Et ils venaient de renverser l'échiquier.

— Mon âme est une ruine, murmura Kael contre son cou, sa voix vibrant contre sa

peau fine.

— Alors j’y bâtirai mon palais, répondit-elle avant de capturer ses lèvres à nouveau.

L'accord était trouvé. Non pas dans la paix, mais dans la reconnaissance absolue de leur propre chaos. La symphonie de leur âme ne faisait que commencer, et elle promettait d'être aussi terrifiante que magnifique. Ils restèrent liés, non par des chaînes, mais par le choix délibéré de ne plus jamais être seuls dans l'obscurité.

C'était une fin, oui. La fin de l'innocence. Mais c'était surtout un engagement : celui de brûler ensemble jusqu'à ce qu'il ne reste que des cendres, ou des étoiles.

Chapitre 15

La Symphonie de l'Âme

Le silence qui suivit ses paroles n'était pas un vide, mais une plénitude. Dans la pénombre de la pièce, l'air semblait encore chargé des notes du piano, des vibrations de leurs aveux et de l'électricité statique qui dansait entre leurs peaux. Kael ne bougeait pas, son front appuyé contre le sien, son souffle court venant mourir sur ses lèvres.

Il sentait l'odeur de la jeune femme — un mélange de jasmin nocturne, de pluie fraîche et de cette pointe d'adrénaline qui lui était propre. Pour un homme qui avait passé sa vie à construire des forteresses de glace et de cynisme, cette chaleur était une agression délicieuse.

— Tu es sérieuse ? murmura-t-il, ses mains glissant de sa taille pour remonter le long de sa colonne vertébrale, comptant chaque vertèbre comme on égrène un chapelet. Tu veux vraiment bâtir sur ce champ de ruines ?

Elle recula d'un millimètre, juste assez pour plonger ses yeux dans les siens. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris sombre.

— Les fondations les plus solides sont celles qui ont déjà survécu au feu, Kael. On a tout brûlé. Nos secrets, nos jeux de pouvoir, nos peurs. Il ne reste que nous. Et « nous », c'est la seule chose qui soit réelle.

Il laissa échapper un rire rauque, un son qui semblait lui écorcher la gorge. C'était le rire d'un homme qui venait de réaliser que sa chute était en réalité un envol.

— On va se détruire, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Probablement, répondit-elle avec un sourire provocateur, celui-là même qui l'avait rendu fou dès leur première rencontre. Mais quel beau brasier ce sera.

Elle saisit sa main et l'entraîna loin du piano, vers le grand canapé de velours sombre qui trônait face à la baie vitrée. Dehors, la ville de Paris s'étalait comme un tapis de diamants jetés sur du satin noir. Mais pour eux, le monde extérieur avait cessé d'exister. Il n'y avait plus de complots, plus de dettes, plus de passé. Seulement ce présent, vibrant, impitoyable.

Kael s'assit et elle chevaucha ses hanches avec une fluidité naturelle, ancrant leur connexion. Le contact de leurs corps, séparés par la soie fine de sa robe et le coton de sa chemise, était une torture exquise. Chaque point de pression envoyait des décharges électriques à travers son système nerveux.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle doucement.

Il obéit. Dans le regard d'elle, il ne vit aucune pitié, aucune faiblesse. Il y vit son propre reflet, mais une version de lui-même qu'il n'avait jamais osé envisager : un homme digne d'être aimé. Pas pour son argent, pas pour son pouvoir, mais pour l'obscurité complexe qui l'habitait.

— On a passé tellement de temps à essayer de s'accorder, reprit-elle en passant ses doigts dans les cheveux sombres de Kael, les tirant légèrement pour le forcer à basculer la tête en arrière. On cherchait la mélodie parfaite, celle qui ne dérange personne. Mais la musique, la vraie, elle a besoin de dissonances.

— Et nous sommes la plus belle des dissonances, acheva-t-il.

Il l'attira contre lui, l'écrasant presque dans une étreinte qui tenait autant de la

possession que de la dévotion. Il enfouit son visage dans le creux de son épaule, respirant son essence jusqu'à ce que ses poumons en brûlent. Le temps se dilatait. Les secondes devenaient des heures.

— Tu as dit que ton âme était une ruine, chuchota-t-elle à son oreille, sa voix n'étant plus qu'un frisson. Laisse-moi y entrer. Pas comme une invitée. Comme une architecte. Je veux connaître chaque pierre cassée, chaque couloir sombre. Je veux tes fantômes autant que tes désirs.

Kael se redressa, ses yeux brillant d'une intensité sauvage.

— Tu n'as pas peur de ce que tu vas trouver ?

Elle laissa courir ses ongles sur sa nuque, un geste lent, délibéré, qui le fit frissonner.

— J'ai passé ma vie à avoir peur du silence, Kael. Avec toi, c'est assourdissant, c'est chaotique, mais ce n'est jamais vide. Je préfère le chaos avec toi à la paix sans toi.

Leurs lèvres se retrouvèrent, mais cette fois, le baiser était différent. Il n'y avait plus de lutte, plus de désir de dominer l'autre. C'était une fusion. Une reconnaissance. Leurs langues se mêlaient dans une danse familière, un dialogue sans mots où chaque mouvement était une promesse.

Kael sentit une barrière millénaire se briser en lui. La solitude, ce poison qu'il s'était administré à petites doses pendant des années pour se protéger, s'évaporerait. Il n'était plus seul. Il était une moitié trouvant son écho.

Il commença à défaire les boutons de sa chemise avec une hâte fébrile, tandis qu'elle l'aidait, ses mains glissant sur son torse chaud, traçant les cicatrices invisibles de son passé. Quand la peau rencontra la peau, le monde sembla basculer. C'était une symphonie tactile : la douceur de sa hanche, la rugosité de sa barbe, le rythme

synchronisé de leurs battements de cœur.

— Respire avec moi, murmura-t-il contre sa peau, au niveau de son cœur.

Elle obéit, calquant son souffle sur le sien. *Inspirer. Expirer.* Le rythme s'installa, une mesure à quatre temps qui devint la base de leur union. Ils ne faisaient plus l'amour ; ils composaient quelque chose de nouveau, une œuvre d'art éphémère et éternelle à la fois. Chaque gémissement était une note, chaque caresse une nuance.

Dans cet abandon total, Kael comprit enfin le sens du mot "harmonie". Ce n'était pas l'absence de conflit, mais la résolution de celui-ci. C'était accepter que l'autre puisse voir vos failles et choisir de les transformer en bijoux.

La lumière de la lune découpait leurs silhouettes entrelacées sur le tapis, une sculpture de chair et d'émotion pure. Ils atteignirent le sommet ensemble, un crescendo aveuglant qui les laissa tremblants, vidés, mais enfin complets.

Le calme qui suivit était d'une qualité nouvelle. Une paix profonde, presque religieuse. Allongés l'un contre l'autre, les membres emmêlés, ils écoutaient le bourdonnement lointain de la ville.

— À quoi tu penses ? demanda-t-elle, sa tête reposant sur son torse, suivant le mouvement lent de sa respiration.

Kael posa sa main sur la sienne, entrelaçant leurs doigts.

— À la première fois que je t'ai vue, dit-il d'une voix grave, apaisée. Je pensais que tu étais une proie. Puis j'ai pensé que tu étais une ennemie.

Il embrassa le sommet de son crâne.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je sais que tu es ma rédemption. Mais ne le dis à personne, ça ruinerait ma réputation.

Elle laissa échapper un petit rire perlé, le genre de son qui, à lui seul, aurait pu justifier qu'il mette le monde à feu et à sang pour l'entendre encore.

— Ton secret est bien gardé, Monsieur le Loup. Mais sache que la rédemption a un prix.

— Lequel ?

— Tu ne pourras plus jamais repartir dans l'ombre tout seul. Je serai là, avec ma torche et mon mauvais caractère.

Kael ferma les yeux, savourant cette perspective. L'idée de ne plus jamais être seul dans l'obscurité n'était plus une menace, c'était une ancre.

— C'est un prix que je paierai volontiers tous les jours jusqu'à mon dernier souffle.

Ils restèrent là, dans la pénombre de l'appartement, deux âmes autrefois brisées qui venaient de découvrir que les morceaux, une fois recollés par l'amour et la vérité, formaient une mosaïque bien plus belle que l'original.

La symphonie de leur âme ne faisait que commencer. Elle n'était plus faite de cris ou de sanglots, mais de cette entente tacite, de ce murmure partagé au creux de la nuit. C'était une musique complexe, exigeante, mais d'une pureté absolue.

Ils n'étaient plus des joueurs. Ils étaient le jeu. Ils n'étaient plus des instruments. Ils étaient la musique.

Et dans ce palais bâti sur des ruines, ils trouvèrent enfin, entre deux battements de cœur, ce que le reste du monde cherchait en vain : la paix dans l'œil du cyclone.

— Je t'aime, murmura-t-elle, comme une note finale qui reste suspendue dans l'air, vibrante, éternelle.

— Je sais, répondit-il en l'attirant encore plus près. Et c'est la seule chose qui importe.

Le piano, dans le coin de la pièce, sembla briller une dernière fois sous un rayon de lune, comme s'il approuvait le dénouement. La partition était finie, mais le concert, lui, ne s'arrêterait jamais. Ils étaient devenus leur propre chef-d'œuvre.

FIN

Merci d'avoir lu "Symphonie de ton Âme"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)